

R. L. STINE

Chair de poule®

**SOUHAITS
DANGEREUX**



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

Chair de poule®

**SOUHAITS
DANGEREUX**

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR NATHALIE VLATAL

Cinquième édition

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

Judith Woodstock me fit un sale coup pendant que j'allais au tableau pour résoudre le problème de maths. Je ne pus éviter sa basket blanche qu'elle avait avancée traîtreusement au moment où je passais dans l'allée centrale.

Patatras ! Je m'étalai sur le plancher. Mes feuilles s'éparpillèrent dans la salle.

Tout le monde éclata de rire.

Je me relevai tant bien que mal pour constater que Judith et Anna Gelley, sa copine, étaient ravies.

Mon coude me faisait mal. La douleur irradiait dans tout mon corps. Je repris cependant mes esprits et me penchai pour ramasser mes papiers.

- Bienjoué, Sam, ironisa Anna avec un large sourire.

- Refais-le, se moqua une autre fille.

Un éclair de triomphe brilla dans les yeux verts de Judith !

Je suis la plus grande fille de la classe. J'ai au moins quatre centimètres de plus que mon copain Nic

Geist. Pourtant, c'est le plus grand des garçons. Et je suis la plus maladroite aussi. Quoique élancée et mince, je ne suis pas gracieuse pour autant ! Mais ce n'est pas une raison pour qu'on se moque de moi constamment.

Judith et Anna, des teignes, me ridiculisent tout le temps.

« Va donc, eh, Piaf. Envole-toi ! », aime à me répéter Judith.

Que c'est facile ! Je m'appelle Piaf, comme l'oiseau du même nom.

Pour essayer de me consoler, Nic me dit que Judith est jalouse de moi. Mais pourquoi ? Elle ne mesure pas un mètre soixante-dix, elle ! Nous avons le même âge, mais sa taille correspond à ses douze ans. Aussi élégante et belle qu'un mannequin, elle a une peau de pêche, de beaux yeux verts et de longs cheveux cuivrés qui lui tombent sur les épaules. En plus, quelle sportive ! Alors, que peut-elle envier chez moi ?

Je remis de l'ordre dans mon classeur. Sharon, le professeur de maths, me demanda si j'allais bien. Ici, au collège de Montrose, on appelle tous les profs par leur prénom.

Je bredouillai que oui. Bien que j'eusse mal et malgré de sacrés élancements, je recopiai au tableau la solution que j'avais trouvée.

La craie crissa sur le bois et tous les élèves râlèrent.

Je ne savais pas écrire autrement. Ce n'était quand même pas un drame, non ?

J'entendis Judith murmurer quelque chose à Anna sur mon compte. Mais je ne compris pas de quoi il s'agissait. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et les vis toutes les deux minauder en se fichant de moi.

Était-ce parce que je n'arrivais pas à résoudre le problème posé ? Quelque chose clochait dans cette maudite équation, mais quoi ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Sharon était derrière moi, ses bras maigres croisés sur son pull jaune. Elle essayait de déchiffrer mes pattes de mouche.

Judith ne tarda pas à lever le doigt la première, en s'écriant :

- Piafne sait même pas faire une addition ! Quatre et deux, ça fait six, pas cinq !

Je crus que j'allais m'évanouir de honte !

Ils éclatèrent de rire à nouveau. Même la prof trouva ça drôle. Il ne me restait qu'à ravalier mon orgueil et à encaisser. Je restais plantée là comme une idiote. Ma main tremblait pendant que je rectifiais ma stupide erreur. J'étais folle de rage. J'en voulais à Judith, bien sûr, mais à moi-même surtout !

Après cet incident idiot, je me fis toute petite au fond de la salle. J'attendais le cours de travaux pratiques avec impatience.

Je n'aurais pas dû !

J'aime bien Daphné, notre professeur de travaux pratiques. J'apprécie qu'elle ne nous donne pas de devoirs à faire à la maison. Déjà physiquement, elle est drôle avec son double menton. Mais le plus fabuleux, c'est son sens de l'humour.

Le bruit court dans notre collège qu'elle nous fait confectionner des gâteaux, des sablés ou des tartes pour pouvoir les manger après la classe ! C'est un peu méchant, peut-être, mais il y a sûrement du vrai parce qu'elle est bien dodue.

J'adore vraiment ce cours. Seulement voilà... Judith y assiste aussi.

Juste avant, pendant le déjeuner, nous avons eu une nouvelle prise de bec. Comme d'habitude, je m'étais assise le plus loin possible d'elle, à l'autre bout de la table. Je l'entendis tout de même raconter à deux filles de quatrième que le Piaf avait encore essayé de s'envoler pendant le cours de maths.

Furieuse, j'essayai de me justifier, expliquant qu'elle

m'avait fait un croche-pied ! Mais j'avais la bouche pleine et la sauce de salade me dégoulina sur le menton.

Je me ridiculisai à nouveau. Dans le brouhaha général, je n'entendis pas la réponse de Judith. Elle me regarda d'un air moqueur et releva ses cheveux roux. La colère monta en moi. Je me levai lentement et m'approchai d'elle.

Heureusement, Nic avait tout vu de l'autre côté de la table.

- Quatre et deux, ça fait quoi ? me lança-t-il malicieusement.

- Quarante-deux, répliquai-je en roulant des yeux furibonds. Toi aussi, tu crois tout ce que dit Judith ?

- Bien sûr que non, soupira-t-il en ouvrant son sac à dos. Mais Judith, c'est Judith !

- Ça veut dire quoi, ça ?

- Je ne sais pas..., laissa-t-il échapper avec un air énigmatique.

Nic est un gentil garçon. Il a des yeux marron foncé avec des petites rides aux coins, un nez un peu trop long et un sourire assez drôle, un peu voyou.

Il ne coiffe jamais ses cheveux longs, c'est sans doute pour cela qu'il garde en permanence sa casquette vissée sur la tête.

- Tu es arrivé à temps, tu sais, bredouillai-je en avalant le reste de ma laitue. J'étais partie pour étripier Judith.

- Et qui jouerait avec toi au basket ? plaisanta Nic. Ah, oui ! J'oubliais. Judith est la meilleure de notre

équipe, les Mustang de Montrose. Elle est la seule à connaître vraiment bien les règles. Elle sait tout faire : dribbler sans se prendre les pieds dans ses lacets et tirer toujours dans le panier.

Moi, en revanche, je suis nulle. La plus nulle de toutes et d'une maladresse totale. Malgré cela, notre entraîneur, Hélène, avait insisté pour que je fasse partie de l'équipe, à cause de ma taille.

Si seulement Judith était un peu moins douée et moins odieuse avec moi ! Mais, comme le dit si bien Nic, Judith, c'est Judith ! Elle ne peut s'empêcher de me persécuter avec ses : « Va donc, eh, Piaf. Envole-toi ! »

Nie me sortit de mes réflexions :

- À quoi penses-tu, Sam ?

- À notre miss perfection, bien sûr, murmurai-je amèrement.

- Arrête un peu. Toi aussi, tu en as plein, de qualités.

- Ah oui, lesquelles ? Je suis grande, c'est tout.

- Mais non, tu es maligne, et puis tu fais rire tout le monde.

- Merci du compliment, rétorquai-je en fronçant les sourcils.

- En plus tu es généreuse. Tu l'es tellement que tu vas me donner ton paquet de chips, d'accord ?

Avant que je proteste, il me le vola.

Je savais que c'était la seule et unique raison pour laquelle il me faisait tous ces compliments !

La cloche sonna, et le cours de travaux pratiques commença. Il fallait préparer un dessert au tapioca.

Chacun disposait d'un bol pour y mettre les ingrédients alignés sur une longue table. Je mélangeai énergiquement la substance qui devint bien gluante. Juste comme je finissais de touiller, je levai les yeux. Judith était devant moi.

Je ne m'y attendais pas, car elle avait travaillé de l'autre côté de la pièce, près de la fenêtre. De façon générale, nous nous tenions aussi éloignées que possible l'une de l'autre.

Elle souriait bizarrement. S'approchant plus près de moi, elle fit semblant de trébucher. Son récipient se renversa droit sur mes baskets toutes neuves.

- Ouille, fit-elle en guise d'excuse.

C'est là que je perdis tout contrôle... Je poussai un cri de rage et bondis sur elle. Ce fut un brusque coup de folie, totalement irréfléchi. J'étendis les deux bras et l'attrapai par le cou. Judith se débattit et essaya de crier. Elle me tira les cheveux et m'égratigna avec ses ongles. Daphné nous sépara. Elle m'attrapa par les épaules et glissa son large corps entre nous.

Je haletais bruyamment.

- Sam ! Samantha, mais tu es devenue folle, hurla Daphné.

Sans même me rendre compte de ce que je faisais, je quittai la classe en courant et traversai le hall désert. Et là je... je ne sus plus quoi faire. Je n'avais qu'une idée en tête : ne jamais revoir Judith.

J'étais loin d'imaginer que mon souhait se réaliserait. Qu'il se réaliserait même au-delà de mes espérances !



Daphné me ramena dans la classe, m'obligeant à faire la paix avec Judith.

Nous n'avions pas le choix. C'était ça ou un avertissement pour toutes les deux. Je m'exécutai. Je ne tenais pas du tout à ce que mes parents soient convoqués au collège.

- Je ne l'ai pas fait exprès, marmonna Judith entre ses dents.

Ce n'était pas vraiment une excuse, si vous voulez mon avis.

Dans l'après-midi, j'allai à l'entraînement de basket, sachant que si je ne m'y montrais pas, Judith dirait que j'étais une trouillarde. Et puis, ma présence lui déplaisait, ce qui était une bonne raison pour y aller ! Après tout, un peu d'exercice me ferait du bien. J'avais besoin de me dépenser. J'étais frustrée de ne pas m'être battue avec elle.

- Faites quelques tours de piste, ordonna Hélène.

Certaines filles protestèrent. Moi, je courais déjà avant même que le coup de sifflet retentisse.

Nous étions toutes en short et en T-shirt sans manches. Hélène est maigre comme un clou ; et avec ses cheveux frisés, son survêtement gris, tout gonflé et usé, elle n'avait vraiment pas l'air d'une athlète !

Nous commençâmes à jouer. Les passes rapides, les tirs en suspension, les lancers francs, les bras roulés se succédaient. De mon côté, je m'appliquais à ne pas me faire remarquer.

J'étais encore traumatisée par l'incident du tapioca. Je voulais garder mes distances. J'étais dégoûtée, au bord des larmes, et voir Judith réussir un panier à six mètres, puis reprendre le ballon au rebond et l'envoyer à Anna comme si de rien n'était ne me remontait pas le moral !

C'est alors que tout empira. Très vite !

Anna me fit une passe. Je la manquai, bien sûr. La balle me heurta le front et roula par terre.

- Redresse-toi ! rugit Hélène.

Je continuai à courir, furieuse d'avoir raté la première occasion qui me fût offerte de bien me comporter. Trois minutes plus tard, une véritable fusée arriva droit sur moi.

- Attrape, cigogne ! cria Judith.

J'étais tellement vexée qu'elle m'ait appelée cigogne devant tout le monde, que mes forces décuplèrent. J'eus le bon réflexe et attrapai le ballon au vol. J'essayai de me faufiler, mais Anna étendit le bras et

me le subtilisa facilement. Elle tourbillonna et tira à côté de peu.

- Belle interception, commenta Hélène.

Quant à moi, j'avais un compte à régler.

- Comment tu m'as appelée, Judith ? explosai-je, le souffle court.

Elle fit semblant de ne pas m'entendre.

Hélène siffla :

- On fait du fractionné ! Un dribble, une passe avant, une passe arrière, puis on vise.

Ce fut notre tour à Judith, Anna et moi. Je fis une prière afin de ne pas passer pour une demeurée.

J'étais en nage, mon cœur battait à tout rompre.

J'attrapai une passe courte d'Anna et m'agitai sous le panneau. Mon tir décrivit un cercle et rebondit sur le plancher. Il n'avait même pas touché le panier !

Les filles s'esclaffèrent. Judith et Anna firent leur habituelle mine condescendante.

- Bien visé, gronda Judith. Bel exploit !

La torture continua une vingtaine de minutes. Puis Hélène annonça la mi-temps :

- On change de camp !

En soupirant, j'essuyai la sueur qui ruisselait sur mon front. Je me concentrai au maximum, essayant de ne pas faire de fautes. Le ballon passa entre Judith et moi. Nous nous précipitâmes ensemble. Je plongeai, les bras écartés, mais Judith leva brutalement son genou qui m'atteignit en pleine poitrine. J'essayai de protester, mais aucun son ne sortit.

J'émis un bruit bizarre, une sorte de hoquet, un

faible couinement. Avant de me rendre compte que je ne pouvais plus aspirer l'air, tout devint rouge clair, puis sombre, et enfin... noir.

J'étais en train de mourir.

Suffoquer provoque une des pires sensations qui puissent exister. C'est effrayant. On essaie de respirer et tout est bloqué. Et la douleur vous envahit, comme si on vous gonflait un pneu dans la poitrine. Je pensais vraiment que tout était fini !

Heureusement, quelques instants plus tard, je récupérai mon souffle. La tête me tournait.

Hélène exigea que l'on m'accompagne à l'infirmérie. Bien entendu, Judith fut volontaire.

- Tu sais, je ne l'ai pas fait exprès. Tu me crois au moins ?

Je ne répondis pas, je voulais qu'elle disparaisse à tout jamais. Combien de railleries et de méchancetés peut-on supporter en une seule journée ?

Judith m'avait fait un croche-pied, avait renversé son infect pudding sur mes chaussures neuves et, pour finir, m'avait fait tomber dans les pommes. Et il aurait fallu que j'accepte tout ça en souriant ? Ses excuses étaient inutiles.

Je marchai péniblement jusqu'à la salle de repos, les yeux fixés sur le sol.

Vexée, Judith grogna.

C'était le comble ! Elle m'avait enfoncé son genou dans la poitrine, et c'est elle qui était en colère !

- Mais pourquoi tu ne t'envoies pas pour de bon, Piaf ? murmura-t-elle entre ses dents avant de faire demi-tour vers la salle de gym.

Cette dernière réflexion me piqua au vif. Plus question pour moi de m'enfermer à l'infirmerie. J'allai directement aux vestiaires. Je me changeai sans même me doucher, ramassai mes affaires et me précipitai dehors.

Il faisait froid et gris. Il se mit à pleuvoir. Le soir d'hiver tombait.

- Quel culot ! me répétais-je.

Bien qu'habitant près du collège, je ne voulais pas rentrer immédiatement à la maison. J'avais envie de prendre ma bicyclette et de rouler comme une folle, longtemps, tout droit, pour évacuer la rage qui me faisait encore trembler.

Sans prêter attention à la pluie, j'enfourchai mon engin. Je ne voyais même pas les façades des maisons qui défilaient devant moi. Je ne voyais rien. Je pédalais de plus en plus vite pour m'éloigner le plus loin possible, pour fuir Judith. De larges gouttes tombaient et rafraîchissaient ma peau brûlante de fureur.

Quand je me redressai, je me rendis compte que

j'étais déjà dans les bois de Jefferson, situés un peu à l'écart de la ville.

Un petit chemin cyclable serpentait entre les grands arbres dénudés. Je le prenais souvent pour faire du cross, en été. Le ciel était devenu gris foncé, les nuages s'effiloçaient au ras des cimes. Soudain un éclair traversa l'horizon.

Il était grand temps que je rentre !

Au moment où je faisais demi-tour, une silhouette se dressa devant moi. Une femme !

J'étais un peu effrayée de rencontrer quelqu'un au milieu de la forêt.

Il pleuvait de plus en plus fort. Cette femme n'était ni jeune ni vieille. Ses yeux étaient sombres comme du charbon. Son visage, très pâle, était encadré par de longs cheveux noirs et mal coiffés. Elle portait des vêtements démodés. Ils étaient noirs aussi, sauf un grand châle rouge de satin brillant qui lui couvrait les épaules. Une longue jupe lui descendait jusqu'aux chevilles.

Ses yeux semblèrent s'allumer quand ils rencontrèrent les miens. Elle parut troublée.

J'aurais dû m'enfuir, me réfugier à l'autre bout de la ville.

Si seulement j'avais su...

Si seulement...



Au lieu de cela, je lui souris :

- Puis-je vous aider, madame ?

L'inconnue m'examina. Je descendis de vélo. L'averse était glacée maintenant. Je me souvins que mon coupe-vent était équipé d'une capuche et je la sortis pour me protéger.

Le ciel prit une couleur vert olive, irréaliste. Les branches frissonnaient dans les tourbillons du vent. La femme s'approcha. Elle était aussi livide qu'un fantôme. Ses pupilles enfoncées dans les orbites me scrutaient.

- J'ai dû me perdre, je ne retrouve plus mon chemin, confia-t-elle d'une voix chevrotante.

Sa chevelure était trempée. Impossible de lui donner un âge. Elle pouvait aussi bien avoir trente que soixante ans.

- Nous sommes à Montrose, indiquai-je.

Elle dit, pensive :

- Je voulais aller à Madison. Je crois que je me suis trompée de route.

- Vous êtes en effet à l'opposé, remarquai-je en lui montrant la direction à prendre.

Agacée, elle ajusta son châle sur ses maigres épaules et mordit sa lèvre inférieure :

- Je me perds rarement...

Je commençais à frissonner. La pluie me pénétrait jusqu'aux os. Je n'avais plus qu'une seule idée : rentrer à la maison, prendre un bain et mettre des vêtements secs.

- Tu pourrais m'y conduire ? chuchota la femme en me saisissant le poignet.

Sa main était tellement froide que je poussai un cri. Aussi froide qu'un... mort !

- Peux-tu m'y conduire ? répéta-t-elle en rapprochant son visage du mien. Je t'en serai reconnaissante pour toujours.

Elle avait libéré mon poignet, mais je sentais encore son étreinte sur ma peau.

Pourquoi ne me suis-je pas enfuie à ce moment-là ? Pourquoi n'ai-je pas foncé loin de cet endroit maudit ?

Mais, d'un autre côté, comment aurais-je pu prévoir ce qui allait arriver ?

- D'accord, je vous accompagne.

- Merci, ma chérie, dit-elle, toute contente.

Je descendis de bicyclette et la poussai en la tenant par le guidon. La femme marchait à mes côtés, les yeux rivés sur moi.

Il continuait de pleuvoir. La foudre s'abattit. Les rafales firent claquer mon coupe-vent. Il fallait que je dise quelque chose :

- Je ne marche pas trop vite ?

- Non, ma chérie.

Sous sa longue jupe, ses bottines à boutons claquaient sur le sol mouillé.

- Je suis désolée de te causer autant de soucis.

- Oh, vous savez, ça ne pose aucun problème, mentis-je. Je suis ravie de vous aider.

- J'adore la pluie, reprit-elle en étendant les mains tandis que les gouttes s'écrasaient sur ses paumes grandes ouvertes. S'il ne pleuvait pas, qui chasserait le diable ?

« Qu'est-ce qu'elle a à parler de ça ? », pensai-je.

Tout en balbutiant une réponse inintelligible, je l'observais. Bien que totalement trempée, elle avait l'air de ne pas s'en apercevoir. Elle marchait à petits pas, balançant un bras, l'autre protégeant son sac rouge.

- Je me demande comment j'ai pu m'égarer ainsi, continua-t-elle en secouant la tête. J'étais sûre d'être dans la bonne direction, mais, quand je me suis retrouvée dans ces bois... Comment t'appelles-tu, au fait ?

- Samantha, mais tout le monde dit Sam.

- Moi, c'est Clarissa. Je suis la femme Cristal.

De mieux en mieux ! À dire vrai, je n'étais pas certaine d'avoir bien compris ses dernières paroles. J'étais intriguée, et très inquiète à la fois.

Il commençait à se faire tard. Papa et maman allaient rentrer à la maison. Et mon frère Ron aussi.

C'est alors qu'une camionnette roula vers nous. La lumière de ses pleins phares m'aveugla et je faillis me prendre les pieds dans la pédale. Je m'écartai pour laisser passer le véhicule. Mais Clarissa poursuivit, droit devant elle, comme si de rien n'était.

- Attention ! hurlai-je.

Le conducteur klaxonna. Le véhicule fit une brusque embardée sur la gauche. Ouf !

Nous continuâmes à marcher. Clarissa me souriait gentiment. Elle semblait ne s'être aperçue de rien, et ça n'était pas fait pour me rassurer.

- C'est si gentil de ta part de prendre soin d'une étrangère, dit-elle.

Nous entrâmes dans la ville. Un lampadaire était allumé, au loin. Le macadam mouillé luisait faiblement. Les buissons, les haies brillaient eux aussi dans l'obscurité. L'atmosphère était totalement irréelle.

- Nous sommes arrivées, c'est ici, Madison.

- Merci, ma chérie.

« Enfin, ce n'est pas trop tôt ! Il ne me reste plus qu'à lui dire au revoir et à rentrer. »

Un éclair illumina le quartier. L'orage était plus fort.

« Quelle galère ! », soupirai-je.

Soudain je me rappelai Judith et cette épouvantable journée ! La colère m'envahit.

- De quel côté se trouve l'est ? demanda Clarissa.

Sa voix interrompit mes sinistres pensées.

- L'est ?

Je regardai à droite et à gauche, essayant de chasser Judith de mon esprit. Puis je lui indiquai la route à suivre. Le vent redoubla subitement de violence. Un rideau de pluie s'abattit sur moi. Je m'agrippai au guidon.

- Tu es si gentille, susurra Clarissa en s'enveloppant dans son châle. La plupart des jeunes ne le sont plus aujourd'hui.

Ses yeux sombres s'enfoncèrent dans les miens.

- Merci, murmurai-je gauchement.

Le froid me fit trembler.

- Eh bien, au revoir, conclus-je en enfourchant ma bicyclette.

- Non, non, attends. Je veux te récompenser !

- Il n'y a vraiment pas de quoi, ce n'est pas la peine...

Mais elle caressa ma joue, répétant :

- J'insiste, vraiment.

J'étais de plus en plus frigorifiée.

- Tu as été si aimable avec une inconnue !

J'essayai de partir, mais elle me retint par le bras.

- Vous n'avez pas besoin de me remercier...

- Si, j'y tiens absolument, répliqua-t-elle en approchant sa figure tout près de la mienne. Prononce trois vœux. Ils seront exaucés !



« Elle est folle ! Complètement folle. Que puis-je faire ? »

Son regard me transperçait. La pluie ruisselait sur sa figure livide et je sentais de nouveau le froid de sa main à travers la manche de mon coupe-vent.

- Trois vœux, reprit-elle plus bas.

- Merci, merci bien, mais ce n'est pas la peine. Je dois rentrer.

Je parvins à me dégager avec difficulté et m'apprêtai à partir.

- J'exaucerai trois vœux. Quels qu'ils soient.

Tout en prononçant ces paroles, elle plaça son sac devant elle et en retira avec précaution un objet. C'était une boule de cristal, rouge et brillante, de la taille d'un pamplemousse.

Comme elle scintillait dans cette obscure fin d'après-midi !

- C'est vraiment chic de votre part, mais je ne souhaite rien de précis en ce moment.

- Laisse-moi faire ça pour toi, poursuivit-elle. Tu me feras plaisir.

Elle éleva la boule de sa main pâle aux doigts osseux.

- J'y tiens vraiment, vraiment...

- Vous savez, ma mère va s'inquiéter, prétextai-je jetant des regards éperdus de tous les côtés.

Personne nulle part. Il n'y avait personne !

Pas un chat qui puisse me protéger de cette folle. Car elle était folle, cela ne faisait aucun doute. Seulement jusqu'à quel point ? Peut-être pouvait-elle devenir dangereuse ? Je choisis donc de jouer le jeu pour éviter de l'énervé.

- C e ne sont pas des promesses en l'air, précisait-elle. Je te le jure ! Tes souhaits seront réalisés.

Soudain, la boule s'illumina. Elle devint de plus en plus scintillante et d'un rouge de plus en plus vif !

- Ton premier vœu, Samantha ! ordonna Clarissa d'une voix qui n'admettait pas de réplique.

Je la fixai. J'étais gelée, affamée et surtout... terrorisée. Bref, je n'avais qu'une envie : fuir au plus vite.

« Et si elle ne me laissait pas partir ? Si je ne pouvais pas me débarrasser d'elle ? Si elle me suivait jusqu'à chez moi ?... », m'inquiétai-je.

Quoique affolée, j'essayais de réfléchir. Et si je prononçais ce fichu vœu pour qu'elle me laisse en paix ?

- Alors, Samantha, dépêche-toi, s'impatientait Clarissa.

Ses yeux étaient maintenant comme des braises, de la même couleur que la boule qu'elle serrait...

Brusquement, elle parut très vieille, sa peau pâlit et devint transparente. Je pouvais presque discerner les os de son crâne.

Je claquais des dents. Ma tête était totalement vide. Je ne pouvais plus penser à rien...

Tout d'un coup je me mis à bafouiller :

- J'aimerais... devenir la meilleure joueuse de notre équipe !

Je ne savais pas pourquoi j'avais dit ça. Par nervosité, sans doute. Ça m'avait échappé. J'avais en tête toutes ces histoires avec Judith ainsi que le désastre final de la partie de basket...

Et voilà, c'était ça, mon premier vœu. Ridicule, oui ! Immédiatement après l'avoir prononcé, je me le reprochai. Quelle nullité ! N'avoir choisi que ça alors que peut-être tout était possible. Ce qu'il fallait être bête !

La femme parut trouver tout cela parfaitement naturel. Elle acquiesça et baissa les paupières. Alors la sphère devint écarlate. Je fus entourée d'une nuée rouge. Puis tout s'effaça en un instant...

- C'est tout pour cette fois, dit Clarissa.

Elle me remercia encore, remit la boule dans son sac pourpre, se retourna et s'en alla rapidement.

Je poussai un soupir de soulagement. J'étais tellement heureuse qu'elle ait disparue ! Je pédalai furieusement jusqu'à la maison.

- Voilà qui conclut parfaitement cette journée d'enfer ! murmurai-je amèrement.

Piégée sous une pluie battante par une sorcière, avec une histoire de vœu. Invraisemblable, tout ça. Totalement idiot.

Il ne fallait plus y penser...

Pendant le dîner, je me surpris à repenser à mon vœu. Cette boule rouge brillait encore devant moi et je me sentais bizarre, comme si je n'étais plus la même Samantha !

Maman voulut à tout prix que je mange de la purée - ou plutôt de cette mixture à base de flocons qui n'a pas le goût des vraies mousselines de pommes de terre. Je détestais ça ! Et puis je ne pouvais rien avaler.

- Sam, il faut que tu manges si tu veux devenir grande et forte, argumenta maman en me mettant le plat sous le nez.

- Mais je ne veux plus grandir ! m'écriai-je. Je suis déjà plus grande que toi, et je n'ai que douze ans... Et je hais la purée !

- Ah, ne crie pas, rugit papa en prenant les haricots verts, en boîte bien sûr. Tu sais que ta mère n'a pas toujours le temps de faire de la vraie cuisine, à cause de son travail.

- Moi aussi, j'étais grande à douze ans, continua maman.

- Alors, on dirait que tu as rétréci depuis, s'exclama Ron en pouffant.

Mon grand frère faisait toujours des plaisanteries idiotes qu'il était le seul à trouver drôles.

- Je voulais juste dire que moi aussi, j'étais grande pour mon âge, précisa maman, un peu gênée de me voir mal à l'aise.

- Oui, eh bien, moi, je le suis beaucoup trop, grognai-je.

Maman tourna la tête. J'en profitai pour glisser discrètement mon assiette sous la table et offrir mes haricots à Punkin. Punkin, c'est mon chien, un petit fox marron qui mange n'importe quoi, lui.

- Comment c'était, le basket ? demanda papa pour détendre l'atmosphère.

Je fis une grimace et tournai les deux pouces vers le bas en signe de désastre.

- Elle est trop haute pour ce jeu ! gloussa Ron.

- Pourtant ça rend musclé ! Elle doit persévérer, ajouta papa.

Je me demande parfois comment il peut dire des choses pareilles. Que répondre à ça ?

Soudain je repensai à la folle et à mon vœu.

- Ron, ça te tente, quelques paniers après dîner ? proposai-je.

Devant le garage nous avons un panneau éclairé par des spots. De temps à autre on se fait une petite

partie le soir, juste pour se défouler avant nos devoirs.

Ron jeta un coup d'oeil par la fenêtre :

— Il ne pleut plus ?

- Non , ça s'est arrêté il y a une demi-heure.

- Le sol est encore mouillé !

- Ce n'est pas une flaque d'eau qui va te faire peur ! plaisantai-je.

Ron, lui, est vraiment un bon basketteur. Bâti comme un athlète, ça ne l'amuse pas du tout de jouer avec moi, et il préfère toujours trouver n'importe quel prétexte pour rester à la maison.

- J'ai encore un exposé à terminer, grogna-t-il remontant ses lunettes sur son nez.

- Juste quelques shoots, suppliai-je.

- Sois gentil avec ta soeur. Donne-lui deux, trois conseils, suggéra papa.

Ron accepta en râlant :

- D'accord. Mais cinq minutes, pas plus !

Il regarda de nouveau dehors et fit la moue :

— On va être trempés jusqu'aux os !

- Je vais prendre une serviette pour te sécher.

- En tout cas, ne laissez pas sortir Punkin, avertit maman. Sinon il va salir le parquet avec ses pattes pleines de boue.

- C e n'est pas un temps à mettre un Ron dehors, marmonna mon pauvre frère.

Je savais que c'était idiot, mais je voulais voir si mon voeu s'était réalisé.

Peut-être étais-je devenue brusquement une grande joueuse ? Peut-être allais-je battre Ron ?

Peut-être pourrais-je dribbler sans trébucher, envoyer le ballon là où je voudrais, et l'attraper sans qu'il me rebondisse sur la poitrine ?

En sortant dans la cour, je me traitais de tous les noms. Comment pouvait-on croire à toutes ces balivernes !

« Ce n'est pas parce qu'une folle t'a dit qu'elle exaucerait trois vœux qu'il faut t'exciter comme ça et croire que tu vas écraser Michaël Jordan ! »

Oui, mais tout même ! Je ne pouvais pas m'empêcher de trépigner d'impatience. Ça serait peut-être la surprise du siècle !



Pour une surprise, c'était une surprise ! Je fus encore plus nulle. Je manquai les deux premiers paniers. Je ratai même le garage et dus courir après la balle qui glissait sur la pelouse.

Ron ricana :

- Je vois que tu t'es vraiment entraînée.

Je lui lançai le ballon trempé dans l'estomac. Ce n'était pas amusant, mais il le méritait bien. J'étais tellement déçue. Je me répétais sans cesse que je m'étais fait avoir. Que les vœux ne se réalisent jamais, surtout ceux dont s'occupent de vieilles chouettes folles à lier qui se baladent sous la pluie. En fait, j'avais quand même espéré que ce serait vrai, sans y croire complètement.

Les filles du collège étaient si méchantes avec moi que ça aurait été fantastique de jouer contre Jefferson le lendemain et d'être la vraie star de l'équipe.

Tu parles d'une star ! J'en étais loin ! Ron dribbla

jusqu'au panneau et marqua. Il reprit le ballon au vol et me le passa. Il fila entre mes doigts et rebondit sur la route. Je courus après et glissai sur la chaussée humide. Je m'écroulai et atterris dans une flaque... la tête la première. Une véritable vedette !

J'étais mauvaise, encore plus qu'avant. C'était pire que jamais !

Je ruisselais de partout. Une véritable inondation ! Ron m'aida à me relever :

- C'est toi qui l'as voulu. N'oublie pas.

Mais j'étais déterminée. Je m'emparai de la balle, filai devant lui et dribblai furieusement jusqu'au panier. Il fallait absolument que je marque ! Il le fallait ! Seulement, au moment où je visais, Ron me poussa, sauta et dévia mon tir. Emporté par son élan, il disparut dans l'obscurité.

J'étais furieuse :

- Je voudrais que tu sois haut comme trois pommes ! C'est alors que je fus saisie de frayeur et me mis à trembler.

« Qu'est-ce que je viens de dire là ? pensai-je en guettant le retour de mon frère. Et si c'était mon second souhait ? » Je ne voulais de ça à aucun prix ! Mon cœur se mit à battre sourdement dans ma poitrine. C'était une erreur, pas un vrai souhait ! Et si Ron avait rétréci, s'il était devenu nain ?

« Mais non, ce n'est pas possible... pas possible, me répétais-je... Puisque le premier vœu n'a pas marché, il n'y a pas de raison pour que le deuxième se réalise. »

Je scrutais la pénombre. Puis... il arriva vers moi. Il
trottinait sur le gazon...
Tout petit, tout riquiqui !



J'étais figée de terreur ! Soudain la petite silhouette sortit du noir.

Quel soulagement !

- Punkin, m'écriai-je. C'est toi ! Comment as-tu fait pour aller dehors ?

J'étais folle de joie que ce soit lui et non un tout petit Ron se faulant entre les herbes. Je pris mon chien dans les bras et le serrai très fort. Il me couvrit de boue en se débattant, mais je m'en fichais complètement.

« Il est temps que tu te calmes, Sam, me rassurai-je. Ton premier vœu n'a pas marché. Comment veux-tu que le deuxième se réalise ? Clarissa n'est même pas là avec sa boule ! Il faut absolument arrêter de penser à tout ça. C'est idiot et ça va te rendre cinglée à ton tour ! »

- Sam, intervint Ron en surgissant du garage avec le ballon. Que fait ce chien ici ?

- Je ne sais pas, répliquai-je en haussant les épaules.

On joua encore quelques minutes. Il faisait humide et froid, et ce ne fut pas vraiment agréable, surtout pour moi. Je n'avais rien marqué.

On enchaîna avec une partie en cinq points. Ron les gagna tous sans peine.

- Il faudrait que tu songes à prendre des cours ou des vitamines, se moqua-t-il alors que nous rentrions dans la maison.

J'en aurais presque pleuré. J'avais besoin de me confier à quelqu'un, de dire pourquoi j'étais si déçue, de tout raconter au sujet de cette étrange femme et des trois vœux.

Je n'avais pas osé en parler à mes parents. Cette histoire me semblait si stupide et si invraisemblable ! Mais Ron était jeune, peut-être comprendrait-il, lui ?

- Il faut que je te raconte ce qui m'est arrivé cet après-midi, commençai-je pendant que nous enlevions nos blousons dans la cuisine. Je suis sûre que tu ne me croiras pas !

- Tout à l'heure, dit-il en retirant ses chaussettes. Il faut que je finisse mes devoirs.

Comme d'habitude, il ne m'avait pas écoutée. Et il disparut dans sa chambre.

Je me dirigeai vers la mienne quand soudain le téléphone sonna. Je décrochai aussitôt. C'était Nic qui voulait savoir comment s'était passé l'entraînement après la classe.

- Fantastique, tout simplement fantastique ! exagérerai-je. Avec un peu de chance, on va me retirer mon dossard.

- Bah ! tu n'en as même pas, tu ne t'en souviens plus ?

- On reconnaît vraiment les copains !

Même s'il l'avait voulu, il n'aurait pu me blesser davantage.

Le lendemain midi, Judith essaya une nouvelle fois de me faire un croche-pied à la cafétéria. Mais j'étais sur mes gardes et j'esquivai promptement sa jambe tendue.

Je passai dédaigneusement à côté de sa table pour aller retrouver Nic qui était assis dans son coin habituel. Son repas était déballé et sur sa figure se peignait la même expression de dégoût qu'il avait à chaque déjeuner.

- Encore ton éternel sandwich, remarquai-je en rapprochant ma chaise de la sienne.

- Oui, et regarde à quoi ressemble ce fromage ! Je crois que mon père essaie de me refiler les vieux restes !

De l'autre côté de la salle, des garçons chahutaient, se lançant une poupée rousse qui finit par atterrir dans un bol de thé. Tout le monde éclata de rire en applaudissant bêtement.

Juste au moment où je prenais mon jambon-beurre, je sentis une ombre planer au-dessus de ma tête. Quelqu'un se tenait derrière moi !

C'était Judith ! Judith en chair et en os !

Elle se pencha en ricanant comme d'habitude. Elle portait le maillot vert et blanc de l'école sous une veste en velours côtelé.

- Est-ce que tu viens jouer après la classe, Piaf ?
- Bien sûr que je viens, affirmai-je, étonnée par cette question.

- Ça, c'est moche, répliqua-t-elle, de mauvaise humeur, fronçant les sourcils. Parce que ça veut dire qu'on n'a aucune chance de gagner !

Anna, les lèvres recouvertes de brillant, arriva près d'elle et enchaîna :

- Tu ne pourrais pas tomber malade, par exemple ?

- Fiche la paix à Sam une bonne fois pour toutes, intervint Nic, en colère.

- Mais c'est vrai, Sam. On voudrait vraiment battre Jefferson, continua Anna sans lui prêter la moindre attention.

- Je ferai de mon mieux, promis-je, serrant les dents. Elles pouffèrent et s'éloignèrent en hochant la tête. J'avais beau être sûre que tout cela n'était pas sérieux, que rien de nouveau ne se passerait et que cette partie serait tout aussi humiliante pour moi que les précédentes, j'espérais secrètement que mon souhait se réalise. Mais était-ce possible ?

Le match débuta bizarrement.

L'équipe de Jefferson était constituée d'élèves de cinquième et toutes, elles étaient, par conséquent, plutôt de petite taille comparées à moi. Mais, très bien entraînées, elles souhaitaient la victoire à tout prix et avaient un véritable esprit collectif.

Quand elles arrivèrent, mon estomac se noua. J'eus l'impression de peser cent kilos.

J'allais une fois de plus tout gâcher. Forcément !

Je connaissais à l'avance les commentaires que Judith et Anna feraient à mon sujet. « On t'avait prévenue, Sam », etc.

C'est dire comme je me sentais mal.

À la première mise en jeu, le ballon arriva droit sur moi. Je détalai, mais... vers notre propre panier ! Par chance, Anna fit une interception avant que j'ai pu marquer contre mon camp !

Les joueuses et les entraîneurs se tordaient de rire derrière mon dos. J'aurais voulu m'enfuir, aller me

caché dans un placard et ne plus jamais en sortir. Sans que je m'y attende, je reçus encore la balle ! Je tentai de la transmettre à Judith, mais, bien sûr, je la lançai trop loin. Elle fut rattrapée par une adversaire qui courut en dribblant.

Il n'y avait pas deux minutes que nous jouions et j'avais déjà commis deux fautes !

J'avais beau me répéter que ce n'était qu'un jeu, ça ne m'aidait pas du tout ! Chaque fois que quelqu'un faisait une remarque déplaisante, j'étais sûre que c'était à mon sujet.

Tout à coup le ballon vola vers moi. J'essayai de le bloquer, mais il m'échappa. Une de mes coéquipières s'en empara, puis me la redonna. Je visai pour la première fois. Le tir atteignit le panneau (ce qui était déjà un exploit), mais à des kilomètres du but. Une fille de Jefferson s'en saisit au rebond et marqua sans aucune opposition de la part des Mustang ! J'étais plus lamentable que jamais et me traitais intérieurement de tous les noms. Pourquoi avais-je accepté de participer ? Judith me fusillait du regard. Pour arrêter les dégâts, je reculai et me plaçai dans un coin. J'avais décidé de prendre part le moins possible à l'action.

Au bout de cinq minutes en première mi-temps, les choses tournaient très mal pour nous. Jefferson menait déjà douze... à deux !

Judith essaya de faire une passe à Anna, mais trop faiblement. La balle arriva droit sur une petite blonde de Jefferson. Contrairement à son habitude,

Judith se mit à traîner derrière son adversaire. Quelque chose clochait.

Trente secondes plus tard, le ballon rebondissait au milieu du terrain. Anna s'en approcha, mais elle donnait l'impression de se mouvoir au ralenti. La petite blonde fut plus rapide et l'attrapa. Anna aussi avait l'air épuisée. C'était bizarre !

L'équipe de Jefferson fonça, se passant la balle de fille en fille. Nos joueuses, elles, étaient plantées là comme des poteaux. Vides d'énergie, elles se contentaient de les regarder.

Judith hurla :

- Allons-y, les Mustang !

Elle voulait probablement se redonner du courage. Mais elle se mit aussitôt à bâiller. Et il n'y eut que moi pour entendre Hélène :

- Allez, les filles, allez ! Réveillez-vous ! Cours, Judith, mais cours, ne lambine pas !

Judith lança mollement la balle sur le sol. Elle rebondit loin d'une joueuse de Jefferson. Je parvins à la subtiliser, et courus à toute vitesse.

Arrivée sous le panneau, je me retournai et constatai - oh surprise ! - que j'étais toute seule. Personne pour me contrer ! Personne ne m'avait suivie ! Les Mustang étaient encore à l'autre bout, marchant lentement dans ma direction.

Évidemment, toute l'équipe adverse se rua sur moi. Je tirai. Le ballon toucha le bord du panier, et retomba droit dans mes mains. Je fis une autre tentative. Encore raté !

Judith fit mine de l'attraper, puis se ravisa. Elle était comme paralysée ! Je ressaisis le ballon, dribblai une fois, deux fois, trois fois, et tirai !

À mon grand étonnement, la balle sembla hésiter sur le rebord du cercle et... miracle ! C'était un des très rares points que j'avais marqués dans ma vie !

- Super ! Bravo, Sam, s'enthousiasma Hélène depuis la touche.

Les Mustang articulèrent de faibles encouragements. Hélène hurlait :

- Piquez-leur la balle, qu'est-ce que vous attendez ? Qui m'a donné de telles mauviettes ?

Mais Judith s'emmêla les pieds et tomba. Je la regardai, médusée. Elle se releva avec difficulté, puis bâilla bruyamment. Les autres filles ressemblaient elles aussi à des automates, comme si elles étaient atteintes par la maladie du sommeil.

« Qu'est-ce qui se passe ? » me demandai-je.

Un coup de sifflet strident retentit. Il me fallut un certain temps pour m'apercevoir que c'était la mi-temps.

- Dépêchez-vous, les Mustang, ordonna Hélène en nous faisant signe d'approcher.

Je courus rapidement vers elle. J'étais en pleine forme.

Et pendant qu'Hélène continuait ses injonctions, je regardais les filles arriver, exténuées.

C'est à ce moment précis que je compris : mon souhait s'était réalisé !

- Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Hélène comme nous nous regroupions autour d'elle.

Elle examina chacune d'entre nous avec attention.

Anna se laissa tomber lourdement sur le parquet.

Elle pouvait à peine garder les yeux ouverts. Judith était adossée contre le mur de la salle et respirait difficilement. La sueur coulait sur son visage livide.

Hélène frappa dans ses mains :

- Allez, du cran, les filles ! Qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui ?

- On manque d'air ici, se plaignit une des joueuses.

- Je n'en peux plus, se lamenta une autre, bâillant à s'en décrocher les mâchoires.

- On a peut-être attrapé une maladie ? suggéra Anna, toujours allongée.

- Tu es malade, toi aussi ? me demanda Hélène.

- Non, je me sens plutôt bien. Enfin, comme d'habitude, répondis-je.

J'entendis Judith grommeler quelque chose alors

qu'elle essayait péniblement de se décoller du mur. L'arbitre siffla la seconde mi-temps et nous reprîmes le jeu.

- Je n'y comprends rien, bredouilla Hélène, en secouant la tête et en aidant Anna à se relever. Rien de rien !

Moi, je comprenais. Je comprenais trop bien même ! Mon souhait était exaucé ! Je n'arrivais pas à y croire. Clarissa avait donc vraiment des pouvoirs magiques ! Elle avait fait ce que je désirais. Mais pas vraiment comme je me l'étais imaginé.

Maintenant je me souvenais clairement de mes paroles. J'avais voulu devenir la meilleure de l'équipe, c'est-à-dire jouer mieux que les autres, beaucoup mieux. Mon souhait s'était réalisé, mais pas parce que je m'étais améliorée, loin de là. Parce que les autres étaient inexistantes ! Par la force des choses, j'étais donc... la moins mauvaise !

« Comment ai-je pu être aussi idiot ? m'injuriai-je en regagnant ma place. Les vœux, c'est bien connu, ne se réalisent jamais comme on l'imagine ! »

En arrivant au centre du terrain, je vis Judith, Anna et toute la bande, les pieds vissés sur le plancher, les épaules rentrées, le regard dans le vague.

Cependant, pour être honnête, je dois reconnaître que je prenais plaisir à observer cette situation. Je me sentais parfaitement bien. Je n'éprouvais aucun remord. Judith et Anna méritaient ce qui leur arrivait ! Je tâchai de ne pas trop ricaner quand elles regagnèrent leurs places.

L'arbitre fit la remise en jeu entre Judith et une joueuse de Jefferson. Celle-ci sauta très haut. Malgré un réel effort, Judith n'arriva pas à décoller du sol ! Son adversaire envoya la balle à une de ses coéquipières et, ensemble, elles s'élancèrent vers notre but. Je me précipitai à leur poursuite. Les autres filles de mon équipe pouvaient tout juste marcher. Jefferson marqua le point très facilement.

- Allez, on va les avoir, criai-je à Judith en frappant dans mes mains.

Elle me regarda tristement. Ses yeux verts semblaient délavés, abattus.

- Mais prenez-leur le ballon ! Allons-y, les filles ! Allez, du courage ! m'exclamai-je avec toute l'énergie dont j'étais capable.

Je me démenais comme jamais ! Judith pouvait à peine faire rebondir le ballon devant elle. Je le lui pris et dribblai jusqu'au panier adverse. Là, une fille de Jefferson me poussa par derrière au moment où je tirais.

Sanction : deux lancers francs.

Les Mustang mirent une heure à se ranger sur les côtés, et, bien entendu, je ratai mes deux tentatives. Mais je m'en fichais éperdument !

- Allez, on les aura, continuai-je. On défend, on défend !

J'étais devenue à la fois joueuse et supporter !

Contempler Judith et Anna épuisées, se traînant comme des larves, et les entendre se faire siffler, c'était terrifiant... et fantastique à la fois !

On perdit de vingt-quatre points !

Judith, Anna et toutes les autres étaient soulagées de voir la partie terminée. Je me précipitai aux vestiaires pour me changer. J'étais aux anges.

Lorsqu'elles arrivèrent en titubant, j'avais presque fini de m'habiller. Judith s'avança vers moi et s'appuya contre mon casier. Elle me regarda d'un air soupçonneux :

- D'où tiens-tu cette forme d'enfer ?

Elle faisait peine à voir : la sueur coulait le long de son front et ses cheveux roux étaient plaqués par la transpiration. Je haussai les épaules :

- Je ne sais pas, Judith. Je me sens exactement comme d'habitude.

- Je n'y comprends vraiment rien, Piaf.

- Vous avez dû attraper la grippe ou une autre saleté. Pour moi, c'était super ! Je n'ai jamais si bien joué !

- Je n'en peux plus, gémit Anna en s'asseyant.

- À demain, lançai-je en ramassant mes affaires. Soignez-vous bien !

J'étais contente de moi, et en même temps mal à l'aise. Jusqu'où irait l'abattement des filles ? En sortant des vestiaires, je tâchai de me rassurer, de me dire qu'elles allaient se rétablir, qu'il ne fallait pas s'en faire.

Seulement, dans mon for intérieur, je n'en menais pas large. Je me sentais coupable.

Le lendemain, la catastrophe me tomba dessus comme la foudre !

Le lendemain, Judith et Anna étaient absentes ! Je ne cessais de regarder leurs places inoccupées, de me retourner comme si j'espérais qu'elles apparaîtraient enfin, par miracle. Mais quand la cloche sonna, il n'y avait toujours personne !

Terrorisée, je me demandais si les autres filles de l'équipe étaient malades, elles aussi.

Je tremblais comme une feuille.

Étaient-elles trop épuisées pour venir en classe ?

Une idée effrayante me traversa l'esprit : et si elles restaient dans cet état jusqu'à la fin de leurs jours ?

Si cette malédiction allait durer toute leur vie ? Et

si, comble de malheur, Judith, Anna et les autres s'affaiblissaient petit à petit, et puis mouraient ?

Ce serait ma faute. Je serais coupable, la seule coupable !

Je me sentais glacée. J'avais l'estomac lourd, comme si j'avais avalé une pierre. Jamais de toute ma vie je ne m'étais sentie aussi honteuse.

J'essayais de chasser ces affreuses pensées, mais c'était plus fort que moi. Les copines pouvaient mourir à cause de ce vœu irréfléchi !

« Je serais un assassin ! », me répétais-je avec un frisson d'horreur.

Sharon, notre professeur, parlait de choses et d'autres. Je n'écoutais pas ce qu'elle disait. Je passais mon temps à fixer les deux chaises vides.

« Anna, Judith. Mon Dieu, qu'est-ce que je vous ai fait ? », sanglotais-je.

Au déjeuner, je racontai toute l'histoire à Nic.

Il faillit s'étrangler avec son sandwich, tellement il trouvait ça drôle :

- Et au Père Noël, tu y crois aussi ?

Mais je n'étais pas d'humeur à apprécier ses blagues. J'étais bouleversée. J'avais envie de vomir.

- Je t'en supplie, Nic, crois-moi. Je sais que ça paraît totalement absurde...

Il me regarda avec attention cette fois-ci :

- Tu es sérieuse ? Je pensais que tu plaisantais, Sam. Que tu avais tout inventé.

- Écoute-moi bien. Si tu avais assisté au match d'hier, tu aurais compris que ce n'est pas une blague, protestai-je en m'appuyant des deux poings sur la table. Elles marchaient comme des somnambules. J'étais tellement impressionnée par ce souvenir que mes épaules commencèrent à frémir. Je me cachai les yeux pour ne pas montrer que je pleurais.

- D'accord, essayons de réfléchir, dit-il doucement.

Son sourire en biais s'estompa, laissant place à une moue pensive. Je compris qu'il commençait enfin à me prendre au sérieux !

- Je n'ai pensé qu'à ça toute la matinée, confiai-je en essuyant mes larmes. Tu te rends compte ? Je serai une criminelle si elles meurent.

- Arrête, Sam, tu débloques complètement. Judith et Anna n'ont strictement rien. Tout ça, c'est dans ta tête. Elles sont sûrement fraîches comme des roses !

- Si seulement tu pouvais avoir raison, marmonnai-je tristement.

Le visage de Nic s'illumina :

- Je sais quoi faire. On va voir Audrey.

Je mis un petit moment à saisir ce que Nic voulait dire par là. Audrey est l'infirmière de l'école. Lorsqu'un élève s'absente, les parents doivent la prévenir le matin. Oui ! Elle allait sûrement nous renseigner.

- Bonne idée ! approuvai-je.

Je renversai presque ma chaise en me précipitant dans le couloir.

- Une minute ! Je viens avec toi, fit Nic.

Nous courûmes et arrivâmes juste à temps. Audrey était en train de fermer sa porte. C'était une petite femme d'une quarantaine d'années, avec des cheveux blond cendré, ramenés sur sa tête pour former un chignon. Elle portait toujours des jeans larges et mous, des T-shirt usés, et jamais de blouse.

- C'est l'heure du déjeuner, gémit-elle en nous voyant arriver. Je meurs de faim...

- Audrey, pouvez-vous nous dire pourquoi Judith et Anna ne sont pas venues aujourd'hui ? l'interrompis-je, essoufflée.

- Pardon ?

J'avais parlé tellement vite qu'elle n'avait rien compris.

-Judith Woodstock et Anna Gelley, répétais-je, le cœur battant. Pourquoi sont-elles absentes ?

Les yeux pâles d'Audrey exprimèrent de la surprise.

- Judith et Anna n'ont pas pu venir en classe...

Elle parut triste et baissa les paupières.

- Elles sont absentes pour au moins une semaine, expliqua Audrey.

J'étais paralysée :

- Comment ? Qu'est-ce que vous dites ? Elles sont... quoi ?

- Elles sont allées chez le médecin. Leurs mères ont appelé ce matin. Elles ont une sorte de grippe et sont trop fatiguées pour venir en classe.

Je poussai un soupir. Heureusement, Audrey était occupée à fermer la porte et elle ne remarqua pas mon angoisse. Puis elle nous quitta précipitamment.

- On sait au moins qu'elles ne sont pas mortes, fis-je remarquer.

- Tu as réussi à me flanquer la trouille, avoua Nic. Tu vois, elles ont juste la grippe. Je suis sûr que les médecins...

- Mais non, elles n'ont pas la grippe. Tout ça, c'est la conséquence de mon vœu.

- Appelle-les demain. Tu verras, elle iront déjà beaucoup mieux.

- Je ne peux pas attendre. Il faut que je fasse quelque chose pour les empêcher de s'affaiblir de plus en plus, jusqu'à ce qu'elles rabougrirent et qu'elles meurent.

- Calme-toi ! Il faut qu'on aille en cours. Je pense que tu te fais du mouron pour rien, Sam. Attendons demain.

- Elle m'a dit que j'avais droit à trois vœux, breddouillai-je sans écouter Nic. Je n'en ai fait qu'un...

- Sam, Sam, tu dérailles complètement.

- Il faut que je retrouve cette étrange femme. Il le faut absolument. Je peux supprimer mon premier souhait ! Elle a dit que j'avais droit à trois vœux, donc le deuxième peut annuler le premier, non ? Cette simple possibilité me réconforta.

- Et comment vas-tu la retrouver ? demanda Nic. Je ne sus que répondre.

Le problème était bien là !

Comment allais-je la retrouver ?

Tout l'après-midi je ne pensai qu'à ça. Je ne suivis rien de ce qui se passait en classe. À la fin de la journée, nous eûmes un contrôle de grammaire. Je regardais les verbes comme si c'était du chinois !

Au bout d'un certain temps, j'entendis le professeur m'appeler. Il était debout devant moi et avait dû répéter mon nom plusieurs fois avant que je comprenne qu'il s'agissait de moi.

- Ça ne va pas, Sam ? s'inquiéta-t-il. Tu n'as toujours pas commencé ton analyse grammaticale.

- Je ne me sens pas très bien, avouai-je. Mais ça ira... Je mentais. Ça ne pouvait pas aller tant que je n'aurais pas fait annuler le mauvais sort que Clarissa avait jeté ! Oui, mais où la retrouver ? Où ?

Après l'école j'allai à l'entraînement de basket. Tout le monde était absent et la séance fut supprimée. C'était à cause de moi. Il n'y avait personne à cause de moi.

Je pris ma veste et claquai la porte du gymnase.

J'étais déprimée. Soudain, une idée me traversa l'esprit.

Il fallait que je retourne dans les bois, là où j'avais rencontré la femme. C'est là que je la retrouverais. Je le pressentais. C'était probablement son lieu de rendez-vous. Peut-être qu'elle m'y attendait ? Je m'encourageais : « Elle sait que je veux la revoir. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? »

Un peu ragaillardie, je courus vers la sortie du collège. Le hall était presque vide.

Brusquement un visage familier s'encadra dans l'embrasure de la porte. C'était celui de ma mère. Elle me fit un signe de la main. Elle portait une casquette de laine rouge et blanche sur ses cheveux blonds, coupés court. Bien que ne faisant plus de ski depuis des années, elle avait mis sa doudoune.

- Maman, qu'est-ce que tu fais ici ?

- Tu as oublié le docteur Stone ? s'étonna-t-elle, agitant les clés de sa voiture.

- L'orthodontiste ? Aujourd'hui ? Mais je ne peux pas. C'est impossible.

- Il faut y aller, rétorqua ma mère d'un ton ferme. Tu sais à quel point c'est difficile d'obtenir un rendez-vous !

Elle me saisit par la manche de mon blouson.

- Je ne veux plus porter d'appareil, grognai-je, tout en me rendant compte que j'étais en train de me conduire comme un bébé.

- Tu n'en auras peut-être plus besoin. On fera ce que le docteur décidera.

- Mais, maman, j'ai... j'ai...

Je cherchais une excuse.

- Je ne peux pas y aller. Je suis venue à vélo ! lançai-je en désespoir de cause.

- Apporte-le ici et mets-le dans le coffre, ordonna-t-elle sans sourciller.

Il n'y avait rien à faire. Je devais y aller, je n'avais pas le choix. Quelle déveine !

Chez le docteur Stone, mon obsession m'envahit de nouveau. Et, malgré les paroles réconfortantes de Nic, je me représentais Judith et Anna maigrissant, s'affaiblissant, dépérissant ! Je ne pouvais pas échapper à ces images. Je m'imaginai au basket, dribblant comme une agitée, pendant que Judith et les autres restaient allongées sur le sol, tâchant de suivre la partie, mais trop épuisées pour soulever leur tête !

Ce soir-là, après le dîner, je me sentis tellement mal que je téléphonai à Judith, pour la première fois de ma vie. Sa mère me répondit. Elle paraissait fatiguée et tendue :

- Allô ! Qui est là ?

Je faillis raccrocher, mais je me présentai tout de même :

- Je suis une amie de classe de Judith, Samantha Piaf.

« Tu parles d'une amie ! »

- Je ne sais pas si Judith pourra te répondre. Elle est très fatiguée.

- Qu'a dit le docteur ?

- Attends, je vais voir comment elle se sent, enchaîna madame Woodstock sans répondre à ma question.

Je patientai ; j'entendis des murmures et la musique d'un dessin animé.

- La voilà, annonça la mère de Judith. Mais ne parlez pas trop longtemps.

- Allô, dit Judith d'une petite voix fluette, une voix de toute petite fille !

- C'est moi, Sam, répondis-je, essayant de cacher le tremblement de mes lèvres.

- Sam ? soupira-t-elle.

- Comment vas-tu ?

- Sam, quel sort nous as-tu jeté ?

Ça alors ! Comment avait-elle deviné ?

- Qu'est-ce que tu veux dire par là ? bredouillai-je.
Tu es devenue folle ou quoi ?

- Toutes les filles sont malades. Anna, Arlène, Chris... Toutes sauf toi !

- Ça ne veut pas dire...

- Si , je pense que tu nous as bien jeté un sort !
m'interrompit-elle.

Elle semblait sérieuse.

— J'espère que tu vas mieux, risquai-je.

— Au revoir, Piaf !

Elle me raccrocha au nez. Médusée, je reposai le téléphone. Pensait-elle vraiment ce qu'elle avait dit ? Elle m'avait paru vraiment épuisée, comme sans vie. Je me sentais toujours coupable et furieuse aussi. Elle savait tellement bien me mettre en rage ! Mais, cette fois, je devais ravalier ma colère. Tout ça était de ma faute.

Il fallait que je me débrouille toute seule pour libérer Judith, Anna et les autres de cet affreux sortilège !

Le lendemain matin, Judith et Anna étaient, comme prévu, toujours absentes.

À l'heure du déjeuner, je demandai à Nic s'il voulait venir avec moi à la sortie pour chercher mon étrange sorcière.

- Jamais, affirma-t-il en secouant la tête. Elle va me transformer en crapaud ou en n'importe quoi d'autre.

- Nie, sois gentil, prends les choses au sérieux.

Je criai presque et plusieurs élèves se retournèrent.

- Ça suffit, s'énerva Nic en rougissant sous sa casquette.

- Désolée, je suis vraiment désolée. Mais, tu sais, je suis très inquiète.

Mes supplices restèrent vaines. Il refusa de venir, prétextant qu'il devait aider sa mère à nettoyer la cave. Quelle drôle d'idée de nettoyer une cave en plein hiver ! Nic ne voulait pas croire à mon histoire de vœux et d'ensorceleuse. Je pense surtout qu'il n'était pas rassuré.

Moi aussi, j'avais peur. Seulement j'avais encore plus peur de ne pas trouver Clarissa !

Après la classe, je sautai sur mon vélo et fonçai vers les bois de Jefferson. C'était une fin d'après-midi grise et morne, comme d'habitude. La pluie mélangée à de la neige menaçait de tomber. Tout rappelait étrangement ma première rencontre avec Clarissa.

Des copains de classe me hélèrent, mais je passai devant eux sans même les regarder. Je me penchai sur le guidon, pédalant le plus vite possible.

Quelques minutes plus tard, je me retrouvai dans une

avenue. Elle débouchait sur des arbres dénudés qui formaient un mur sombre, plus sombre encore que le ciel chargé de lourds nuages.

- Pourvu qu'elle soit là, pourvu qu'elle soit là ! répétais-je au rythme de mes coups de pédales.

Soudain, je l'aperçus sur le bord de la route. Mon cœur bondit dans ma poitrine.

Elle m'attendait.

Mon cœur battait de peur et d'excitation tandis que je m'approchais. La sorcière me tournait le dos et ne me vit pas arriver. Elle portait cette fois un béret en laine pourpre et un long manteau noir qui lui descendait jusqu'aux chevilles.

Je freinai. Mes pneus crissèrent sur les graviers.

Je l'interpellai, hors d'haleine :

- Il faut que je fasse un autre vœu...

Elle se retourna, et j'eus un haut-le-corps !

Son visage était jeune, couvert de taches de rousseur.

Ses cheveux étaient courts, blonds et bouclés. Ce n'était pas Clarissa !

- Pardon ? Que dites-vous ?

- Oh ! désolée, bégayai-je. Je vous ai prise pour quelqu'un d'autre.

J'étais tellement confuse que je restais là, sans savoir quoi faire.

Derrière elle, deux enfants jouaient au Frisbee.

- Ne le lance pas si fort, Tom. Ta sœur ne peut pas le

rattraper ! Vous êtes-vous perdue ? me demandait-elle gentiment.

- Non , ce n'est rien. Excusez-moi de vous avoir dérangée.

Je démarrai et roulai vers la maison. Quelle déception ! J'avais été tellement sûre que Clarissa serait là. Où pouvait-elle bien se cacher ? Peut-être la trouverais-je sur la route de Madison que je lui avais indiquée ? Il fallait que j'y aille.

Ça faisait un bon bout de chemin, mais au point où j'en étais... Je fis demi-tour. Le vent s'était levé et le froid me transperçait.

Malgré la bruine, je vis de très loin que Clarissa ne traînait pas là-bas. Je distinguai seulement deux chiens galeux. Je parcourus la rue dans les deux sens plusieurs fois, fouillant du regard les vieilles baraques des environs. Je perdais mon temps. J'étais complètement gelée, mes mains étaient totalement engourdis, des larmes glacées coulaient le long de mes joues.

- Laisse tomber, Sam ! me résignai-je tout haut.

Le ciel devenait de plus en plus chargé. Une tempête se préparait. Découragée, je rebroussai chemin et pédalai furieusement vers le centre ville, faisant attention à garder mon vélo droit, malgré les bourrasques. Je m'arrêtai à la hauteur de la maison de Judith, une grande bâtisse perchée sur une pente en gazon.

« Et si je passais prendre de ses nouvelles ? Je pourrais aussi me réchauffer un peu », pensai-je.

Toute tremblante, je traversai le boulevard et posai mon vélo contre le mur. Puis, en frottant mes mains pour faire circuler le sang, je remontai l'allée et sonnai.

Mme Woodstock parut très surprise de me voir là par un temps pareil. Je me présentai et lui demandai où en était sa fille.

- Son état est stationnaire, soupira-t-elle.

Elle avait les mêmes yeux verts que Judith, mais ses cheveux étaient gris. Elle me fit entrer. Une agréable odeur de poulet grillé flottait dans le salon. Je me rendis compte alors que j'avais faim. Mme Woodstock appela dans les escaliers :

- Judith, tu as une visite.

J'entendis une vague réponse.

- Monte, m'encouragea la mère de Judith en me mettant la main sur l'épaule. Mais tu es gelée ! Attention à ne pas tomber malade, toi aussi.

Je trouvai la chambre de Judith au bout du couloir. J'hésitai à entrer et jetai un coup d'œil à travers la porte entrebâillée.

L'éclairage de la pièce était tamisé. Judith était couchée. Sa tête reposait sur plusieurs oreillers. Des livres et des magazines ainsi que des cahiers de classe étaient éparpillés sur son lit, mais elle ne lisait pas. Son regard était fixe.

- La cigogne, gémit-elle en me voyant.

Je m'approchai, m'efforçant de sourire :

- Comment ça va ?

- Qu'est-ce que tu fabriques ici ? dit-elle d'une voix

rauke en me regardant froidement.

- Je... je faisais du vélo, bégayai-je.

Sa colère m'effraya.

- Faire du vélo, par un temps pareil ?

Elle parvint difficilement à se caler dans les cous-sins. Elle me dévisagea d'un air soupçonneux.

- Je voulais juste savoir comment tu allais...

- Pourquoi tu ne t'envoies pas une fois pour toutes, Piaf, gronda-t-elle méchamment. Pour qu'on ne te revoie plus jamais !

- Quoi ?

Soudain ses lèvres se crispèrent et elle m'accusa :

- Tu es une sorcière, une vraie sorcière !

Comment pouvait-elle penser des choses pareilles ? J'étais abasourdie. Elle ne plaisantait pas. Elle était persuadée de ce qu'elle disait !

- Tu nous as jeté un sort, j'en suis sûre.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- L'année dernière on a eu un exposé sur les sorcières, susurra-t-elle. Et on a étudié tous ces phénomènes étranges.

- Mais... tu es devenue complètement folle !

- Tu étais jalouse de moi, Sam. De moi, d'Anna et de toutes les autres.

- Et alors ? répliquai-je, furieuse.

- Alors, d'un coup, toutes les Mustang sont tombées malades. Et toi, tu vas bien ! Tu me suis ?

- Écoute, Judith...

- Tu es une sorcière ! hurla-t-elle.

Sa gorge palpita et elle se mit à tousser.

-Judith, tu dis n'importe quoi. Comment veux-tu que je sois une sorcière ? Je suis désolée que tu sois souffrante, vraiment... Mais...

- Tu es une sorcière, confirma-t-elle toute enrouée. J'en ai parlé aux autres. Elles sont toutes d'accord. Un point c'est tout.

J'étais hors de moi. Un mal de tête me gagnait. Je serrais les poings de rage.

Judith en avait parlé à toutes les copines en répandant le bruit que j'étais une jeteuse de sort. Comment avait-elle pu me faire ça ?

- Une sorcière, une sorcière, chantonna-t-elle.

Soudain, je perdis patience :

- Judith, je n'aurais jamais fait ça si vous n'aviez pas été aussi horribles avec moi !

Que venais-je de faire ? Tout simplement de reconnaître que j'étais responsable de leur maladie. Quelle erreur impardonnable ! J'avais avoué que j'étais bel et bien une... sorcière !

- Je le savais, croassa Judith.

Elle pointa un doigt accusateur sur moi. Ses yeux brillaient d'excitation.

Soudain, Mme Woodstock surgit :

- Que se passe-t-il ? Pourquoi tous ces cris ? s' alarma-t-elle, nous regardant tour à tour.

- C'est une sorcière, une sorcière ! Elle a avoué.

- Judith, ta voix ! Arrête ! lui intima sa mère.

Puis elle se tourna vers moi :

- Je crois que ma fille délire. Je t'en prie, n'y prête pas attention !

- C'est une sorcière, elle l'a avoué, c'est une sorcière, continuait Judith.

- Je t'en prie, calme-toi ! Tu dois ménager tes forces, supplia Mme Woodstock.

- Je suis désolée, je m'en vais, m'excusai-je en sortant à reculons.

Je descendis les escaliers quatre à quatre et m'enfuis dans la rue.

- Une sorcière, une sorcière...

Les cris de Judith me poursuivaient encore.

Je me sentais blessée, humiliée et surtout en colère.

Bref, j'étais sur le point d'exploser !

- Je souhaite que Judith disparaisse, et pour de bon ! lançai-je.

- Très bien, approuva quelqu'un derrière moi.

Je me retournai promptement et vis... Clarissa. Elle était debout et ses longs cheveux noirs flottaient dans le vent. Elle brandissait sa boule luisante. Ses yeux lançaient des flammes.

- J'annule ton premier vœu, ricana-t-elle de sa voix chevrotante. Le deuxième sera exaucé !

- Non ! criai-je.

Clarissa sourit, replaça son châle sur sa tête et fit demi-tour.

Je courus derrière elle en hurlant :

- Attendez, je ne souhaite pas ça du tout. Je ne savais pas que vous étiez là !

Je trébuchai sur une pierre et me tordis le pied.

Quand je relevai la tête, elle avait disparu.

Après le dîner, Ron accepta de s'exercer au basket.

Seulement il faisait trop froid. Il commençait même à neiger. On se décida donc pour une partie de ping-pong.

C'est assez difficile d'y jouer dans notre cave, car le plafond est si bas que la balle le touche souvent et rebondit n'importe où. Punkin adore lui courir après pour l'attraper.

Le ping-pong est le seul sport qui m'amuse vrai-

ment. Avec mon service et mon smash, je bats Ron trois fois sur quatre.

Et pourtant, ce soir-là, je n'avais pas le cœur à l'ouvrage.

- Qu'est-ce que tu as ? s'étonna Ron pendant que nous faisons des échanges.

Je résolus de tout lui dire au sujet de Clarissa, de sa boule et des trois vœux. J'étais si désespérée qu'il fallait que je me confie. J'espérais que mon propre frère me comprendrait.

- J'ai aidé une femme étrange, il y a trois jours, murmurai-je. Pour me remercier, elle a promis d'exaucer trois de mes vœux. J'en ai fait un, et maintenant toutes les filles de mon équipe de basket vont mourir. Ron laissa tomber sa raquette sur la table. Il semblait surpris :

- Quelle drôle de coïncidence !

- Quoi ? Que veux-tu dire ?

- J'ai rencontré ma marraine, la fée, elle m'a promis de faire de moi l'homme le plus riche du monde. Elle va m'offrir une Mercedes en or, avec une piscine dedans !

Et il éclata de rire.

Je poussai un grognement, puis je lui envoyai ma raquette et montai en courant dans ma chambre. Je claquai violemment la porte et piétinai de rage, les bras croisés sur la poitrine. Il fallait que je me calme. Afin de m'occuper l'esprit, je décidai de penser à autre chose. Oublier Judith, Clarissa, le nouveau vœu... Le nouveau vœu !

- Quelle traîtresse ! grondai-je à voix haute. Elle m'a eue. Je ne savais pas que je formulais un nouveau souhait.

Clarissa avait triché. Elle m'avait joué un sale tour. Elle était sortie de nulle part, sans prévenir. C'était franchement ignoble.

Je me regardai machinalement dans le miroir. J'essayai de coiffer un peu mes cheveux. Mais il n'y avait pas grand-chose à en faire. Je commençai par les tirer en arrière. Puis je me fis une raie au milieu, en les laissant retomber sur les oreilles. Je ressemblais à un cocker, c'était affreux ! Tout ça ne m'aida pas à me changer les idées. Je refis ma queue de cheval, puis la brossai un long moment. Enfin, découragée, je soupirai, et marchai de long en large.

Je n'avais qu'une seule question en tête : ce deuxième vœu s'était-il réalisé comme le premier ? Avais-je fait disparaître Judith ?

Certes, je la haïssais, mais je n'aurais jamais voulu qu'elle s'évanouisse... pour de bon. En gémissant, je me jetai sur mon lit. Que pouvais-je faire ? Il fallait absolument que je sache comment allait Judith.

Je décidai de l'appeler, juste pour voir si elle était chez elle.

D'une main tremblante je pris le récepteur et composai le numéro. Je dus m'y reprendre à trois fois. Mon estomac était noué, j'avais mal au ventre. Le téléphone sonna une fois... deux fois... trois fois. Pas de réponse.

S'était-elle vraiment évaporée... ?



- Elle doit être sortie, murmurai-je au quatrième coup.

Un frisson d'épouvante descendit le long de ma colonne vertébrale.

À la cinquième sonnerie, quelqu'un décrocha enfin. Je reconnus sa voix :

- Allô, allô ? Judith ?

- Qui est là ? demanda-t-elle.

Je raccrochai brutalement. Mon cœur battait la chamade, mes mains étaient glacées.

Je poussai un soupir de soulagement. Judith était bien là, elle n'avait pas disparu de la surface de la terre. De plus, sa voix semblait tout à fait normale. Ni rauque, ni faible, juste aussi méchante que d'habitude. Pourquoi ?

Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? J'allais d'un bout à l'autre de la pièce en essayant de comprendre. La seule chose dont j'étais sûre, c'est que ma deuxième demande n'avait pas fonctionné !

Un peu rassurée, je me couchai et plongeai immédiatement dans un sommeil profond et sans rêves.

Lorsque j'ouvris les paupières, un pâle rayon de soleil traversait les rideaux. Rêvant encore à moitié, je repoussai les couvertures et m'assis. Je jetai machinalement un coup d'œil à mon réveil : huit heures et demie !

Sans y croire, je me frottai les yeux et vérifiai sur ma montre. Il était bien huit heures et demie !

- Hein ? criai-je en essayant d'éclaircir ma voix.

Maman me réveillait tous les matins à sept heures et demie pour que je sois à l'école à huit heures et demie.

- Que se passe-t-il ? Je vais être en retard. Eh ! Maman ! Maman ! appelai-je en sautant hors du lit.

Comme tous les jours de la semaine, je m'emmêlai les pieds.

- Maman, je suis en retard ! continuai-je à me lamenter.

N'entendant aucune réaction, je me déshabillai, jetai ma chemise de nuit et cherchai rapidement un T-shirt et un jean.

- Hou-hou, Maman, Ron ! Vous dormez toujours ? Papa quitte généralement la maison vers sept heures et j'entends ses va-et-vient. Mais ce matin, tout était silencieux. Je terminai de m'habiller, me brossai les cheveux en regardant mon visage encore endormi dans la glace.

- Où êtes-vous ? Pourquoi ne m'a-t-on pas réveillée ? On n'est pas dimanche ?

J'ouvrais grand les oreilles en enfilant mes baskets. Je n'entendais pas la radio dans la cuisine.

« C'est bizarre... Maman est toujours branchée sur les infos. On se bagarre à ce sujet tous les matins. Elle veut écouter les nouvelles, moi la musique. Mais aujourd'hui, il n'y a pas un bruit en bas ! »

C'était anormal...

- Ohé, il faut que je fasse mon petit déjeuner ou quoi ? protestai-je.

Aucune réponse.

Alors, je fonçai vers la chambre de mon frère. Elle était fermée.

- Ron, tu dors encore ?

Je donnai un coup de poing sur la porte.

- Réveille-toi !

Le silence était total.

J'ouvris. La chambre était sombre. Un rai de lumière passait à travers les volets. Les draps étaient impeccablement bordés. Ron était donc déjà parti. Mais pourquoi avait-il fait son lit ? C'était bien la première fois de sa vie qu'il prenait cette peine.

- Maman, appelai-je en me précipitant dans les escaliers. Qu'est-ce qui se passe ici ?

Je trébuchai encore une fois et manquai de tomber.
« Et de deux. Pas mal pour un début de journée ! »

La cuisine était déserte. Pas de maman, ni de Ron, ni de petit déjeuner ! Peut-être avaient-ils dû s'en aller

très tôt ? Ils m'avaient certainement écrit un petit mot. Je cherchai partout. Mais rien, nulle part ! Intriguée, je consultai la pendule : huit heures trente-cinq.

- Mais pourquoi ne m'a-t-on pas réveillée ? Pourquoi sont-ils partis sans rien dire ?

Je me pinçai pour voir si je ne rêvais pas. Non, tout était malheureusement vrai !

- Y a quelqu'un ? insistai-je.

Ma voix résonna dans la maison vide.

J'attrapai mon blouson en courant. Il fallait que je file au collège. Ce mystère s'éclaircirait de lui-même plus tard.

Je remontai l'escalier quatre à quatre pour chercher mon sac à dos. Malgré mon inquiétude, j'avais faim. Je me consolai : « Bof ! Je me rattraperai à la cantine. »

Dix secondes plus tard, j'étais dehors. Je filai chercher mon vélo dans le garage, j'ouvris la porte et stoppai net : la voiture de papa était toujours là ! Il n'était donc pas au travail.

L'angoisse m'étreignait de plus en plus.

Où était passée ma famille ?

le rentraï comme une folle et téléphonai au bureau de mon père. Personne ne répondit.

En regardant l'horloge de l'entrée, je m'aperçus que j'avais déjà sept minutes de retard. Il me fallait un mot d'excuse. Mais qui allait me l'écrire ?

Affolée, je ressortis et grimpai sur ma bicyclette.

« Mieux vaut aller au collège », me résignai-je. J'étais inquiète mais surtout très intriguée. « J'appellerai papa ou maman après les cours. »

Tout en pédalant, je râlais un peu. Ils auraient pu me prévenir quand même ! Les rues étaient étrangement calmes : pas de voitures, pas d'enfants. Je conclus que tout le monde était à son bureau. J'arrivai au collège en un temps record.

Bizarre ! Je n'étais pas aussi rapide d'habitude !

Je garai mon vélo, rajustai mon sac sur les épaules et pénétrai en courant dans le hall. Les couloirs étaient sombres et vides. J'entendais l'écho de mes propres pas sur le sol.

Je jetai mon manteau dans le vestiaire et claquai la porte. Il y eut comme un bruit d'explosion dans le corridor désert. Tous ces couloirs obscurs donnaient la chair de poule.

Je me précipitai dans ma classe.

« Ma mère a oublié de me réveiller ! Ce n'est pas ma faute. » C'était l'excuse que j'avais inventée. Ce n'était d'ailleurs pas une excuse, c'était la pure vérité.

Mais je n'eus rien à dire à Sharon. En ouvrant la porte, je reçus un nouveau choc : pas d'élèves, pas de Sharon.

Les lumières étaient éteintes, les devoirs d'hier étaient encore inscrits au tableau !

- Incroyable ! laissai-je échapper.

Je ne savais pas à ce moment-là à quel point ça le serait. Je frissonnai un instant en regardant ce spectacle.

« Ils doivent tous être au foyer. »

Je rebroussai chemin, galopai jusque-là. Je passai devant la salle des profs. Elle était ouverte et abandonnée elle aussi.

« Peut-être sont-ils tous en assemblée ? »

Quelques minutes plus tard, j'ouvris toute grande la double porte du foyer et scrutai l'obscurité. Là aussi ne régnait que le silence.

Je me mis alors à courir dans le hall, affolée, m'arrêtant devant chaque pièce pour vérifier s'il y avait quelqu'un. J'étais la seule personne vivante dans tout l'établissement. Pas un enfant, pas un professeur !

Je vérifiai aussi la loge du concierge en bas. Rien. J'avais l'impression de perdre la raison. Où étaient-ils passés ?

J'avais la gorge serrée. Je mis ma carte dans le téléphone public et appelai chez moi. Le téléphone sonna dix fois. Personne ne décrocha.

Je hurlai dans le corridor :

- Mais où êtes-vous donc tous ?

En guise de réponse, j'entendis l'écho de mes propres mots.

- Quelqu'un m'entend ? appelai-je en plaçant mes mains en porte-voix.

Toujours rien.

Soudain, j'eus horriblement peur ! Il fallait que je sorte de ce bâtiment ensorcelé. Ensorcelé... ! J'attrapai mon blouson et fonçai jusqu'au garage à vélos. Là je m'aperçus qu'il n'y en avait qu'un seul : le mien. Dans ma hâte, je n'avais rien vu, rien remarqué en arrivant tout à l'heure.

J'enfilai mon blouson, mis mon sac à dos et partis à toute allure vers la maison.

La scène de tout à l'heure se répéta. Il n'y avait personne dans la rue.

- Mais c'est incroyable ! hurlai-je.

J'avais les jambes lourdes comme du plomb. Paniquée, j'étais complètement paniquée. Mon cœur battait à tout rompre. Je cherchais désespérément quelqu'un à qui parler !

À mi-chemin de chez moi, je fis demi-tour et me dirigeai vers la mairie. Le centre commercial était

juste à une centaine de mètres du collège. Je roulais au beau milieu de la rue. Pourquoi pas ? Puisqu'il n'y avait aucune circulation. Je passai devant la banque, l'épicerie, les boutiques qui bordaient l'avenue en pédalant aussi vite que possible. Tout était sinistre et abandonné.

Il n'y avait pas âme qui vive !

Je m'arrêtai en face du Grand Magasin et sautai de mon vélo. Il tomba avec fracas sur le trottoir. Je marchai le long du mur, tendant l'oreille. Le seul bruit provenait d'un volet que le vent faisait claquer au-dessus de la devanture du coiffeur !

Je criai du plus fort que je pus :

- He-ho, he-ho, hoo !

Puis j'allai frénétiquement de boutique en boutique. Je pressais mon visage contre les vitres afin de scruter à l'intérieur. Je cherchais comme une folle un être vivant. Je remontai les deux côtés de l'avenue. Mon angoisse augmentait à chacun de mes pas, devant chaque vitrine éteinte !

- Quelqu'un m'entend ? He-hooo !

Pas le moindre signe de vie...

Debout au milieu de la chaussée, fixant tous ces magasins sombres, je compris que j'étais réellement seule.

Toute seule au monde !

« Alors, c'est ça, le vœu s'est accompli ! Judith a disparu, et la terre entière avec elle ! Tous, mon père et ma mère, mon frère Ron. Tous ! Et peut-être ne les reverrai-je jamais ! »

Je m'effondrai devant le salon de coiffure, me tortant les mains de désespoir. Je tremblai comme une feuille. Et maintenant qu'allais-je devenir ? J'étais lamentable !

Je ne sais pas combien de temps je suis restée assise ainsi, les bras serrés sur la poitrine, la tête baissée, figée comme une statue. Le vent soufflait dans la ville déserte, le volet battait imperturbablement. Soudain, je me souvins que je n'avais rien mangé depuis la veille au soir. Je me levai, l'estomac criant famine.

- Comment peux-tu penser à manger alors que tu te retrouves abandonnée de tous ? me désespérai-je. C'était un peu réconfortant d'entendre parler, même si ce n'était que moi.

- Je meurs de faim, m'exclamai-je.

Comme une idiote, je guettai une réponse. Évidemment, elle ne vint pas ! Je cherchais à me redonner du courage.

- De toute façon, c'est la faute de Judith, murmurai-je en retournant chercher ma bicyclette.

Je roulai jusqu'à la maison. En passant devant chez les Carter, au coin de la rue, j'espérais que leur ter-

rier blanc viendrait aboyer comme toujours après mes roues. Mais il n'y avait plus un seul chien ! Même mon pauvre Punkin avait disparu. Sur cette terre il ne restait que moi, Samantha Piaf !

À peine rentrée chez moi, je me fis un énorme sandwich au jambon.

Je l'avalai à toute vitesse en regardant machinalement le paquet de beurre. Il n'en restait presque plus. Comment allais-je me nourrir ? Qu'allais-je faire quand il n'y aurait plus de provisions ?

Je remplis un verre de jus d'orange, mais n'en bus que la moitié, pour économiser.

« Je n'ai qu'à me servir chez l'épicier. Je ne prendrai que ce dont j'aurai besoin ! me dis-je. Ce n'est pas du vol, puisqu'il n'y a plus personne, plus personne nulle part. »

D'ailleurs ça n'avait pas d'importance. Rien n'avait d'importance. Les idées se bousculaient dans ma tête.

Comment faire ? Je n'avais que douze ans.

Je sentais que j'allais sangloter. Je décidai de me préparer un autre sandwich, et l'envie de pleurer me passa. Brusquement je pensai à Judith. Ma tristesse et ma peur se transformèrent en fureur.

Si cette Judith ne s'était pas tout le temps fichue de moi, si elle n'avait pas passé son temps à me taquiner et à ricaner et si elle n'avait pas répété à longueur de journée : « Va donc, eh, Piaf. Envole-toi ! », rien de tout cela ne serait arrivé. Si elle ne m'avait pas dit

toutes ces méchancetés, jamais je ne lui aurais jeté un sort. Et je ne serais pas l'unique survivante de Montrose.

- Judith, je te hais ! hurlai-je.

Soudain, j'entendis un bruit. Je tendis l'oreille... Un bruit de pas.

Quelqu'un marchait dans le salon.

Je réussis à avaler le reste de mon sandwich et courus, toute joyeuse.

- Maman ? Papa ?

Ils étaient revenus, enfin !

Mais non, ce n'était pas eux.

À leur place je vis Clarissa debout au milieu de la pièce. Ses cheveux noirs semblaient plus clairs. Elle arborait un gentil sourire. Son châle rouge mollement drapé sur ses épaules enveloppait une longue veste en cuir. En dessous elle portait une blouse blanche avec un col officier.

- Vous ! C'est vous ! haletai-je. Comment êtes-vous entrée ?

Elle haussa les épaules sans me répondre. Je ne pus réprimer ma colère :

- Pourquoi m'avez-vous fait ça à moi ? Comment avez-vous pu faire une chose pareille ?

- Je n'y suis pour rien, tu sais, répliqua-t-elle tranquillement.

Elle s'avança vers la fenêtre. Dans la clarté du matin sa peau paraissait encore plus pâle et ridée qu'avant. Elle avait l'air plus vieille, plus rabougrie.

- Mais enfin..., bredouillai-je.

Je n'arrivais pas à trouver mes mots.

- C'est ton vœu... Il s'est accompli.

- Mais je n'ai jamais voulu que ma famille disparaisse ! grondai-je, m'avançant vers elle les poings serrés. Ni que tout le monde meure... C'est vous qui avez fait ça, vous seule !

- Tu as voulu que Judith Woodstock s'évanouisse. J'ai exaucé ton vœu du mieux que j'aie pu !

- Vous m'avez piégée, complètement piégée !

Elle eut un petit rire narquois :

- La magie est souvent imprévisible. Je pensais bien que tu ne serais pas contente, c'est pourquoi je suis revenue. Tu peux en faire encore un. Maintenant, si tu veux.

- Oh, oui ! explosai-je. Je veux que ma famille revienne, que tous reviennent, je...

- Fais bien attention, prévint-elle en tirant la boule rouge de son sac. Réfléchis bien, c'est le dernier. Je ne veux pas qu'il te rende malheureuse.

J'allais répliquer, mais je me retins. Elle avait raison, il fallait être prudente. Cette fois-ci je n'avais pas le droit de me tromper, ni dans la teneur du souhait, ni dans la manière de le formuler.

- Prends ton temps, m'exhorta-t-elle doucement. Je répète : c'est ton dernier vœu. Il sera définitif, celui-là !

Je croisai son regard. Ses yeux passèrent du noir au rouge, réfléchissant la lueur de la boule de cristal qui reposait dans sa main. Je me concentrai très fort. Faire un vœu, faire un vœu, ce n'était pas si facile que ça.

Que devais-je souhaiter ?

Des nuages passaient devant le soleil, il n'y avait presque plus de lumière dans le salon. Dans cet éclairage tamisé, la figure de Clarissa s'assombrit aussi. De profondes rides se formèrent sous ses yeux, sur son front. Elle se fondait dans l'obscurité.

-Voilà quel est mon vœu, annonçai-je tout bas, d'une voix tremblante.

Je parlais lentement, faisant attention à chacun de mes mots. Cette fois-ci, je ne voulais pas faire de gaffe. Et je ne voulais pas non plus lui laisser une seule chance de me piéger.

- Je t'écoute, murmura-t-elle.

Son visage était devenu presque noir. Seuls ses yeux luisaient, aussi rouges que des flammes. Je m'éclaircis la gorge et inspirai profondément :

-Voilà quel est mon vœu, répétais-je, essayant de gagner du temps. Je veux que tout revienne comme avant, que tout soit normal, sauf...

J'hésitais. Devais-je aller jusqu'au bout ?

- Je veux que tout redevienne comme avant. Seulement j'aimerais en plus que Judith m'adore et trouve que je suis la fille la plus chouette qui ait jamais existé.

- Ton troisième vœu sera exaucé et le deuxième annulé, promet-elle, levant la boule. La journée recommencera comme si de rien n'était. Au revoir, Samantha.

- Au revoir, répondis-je, soulagée.

Je fus absorbée par la lueur rouge.

Quand elle s'évanouit, Clarissa avait disparu.

- Sam, Sam. Debout, vite débarbouille-toi ! ordonnait ma mère d'en bas.

Je me redressai sur mon lit, fraîche comme une rose.

- Maman, m'exclamai-je joyeusement.

Tout me revint en mémoire. Mon réveil dans la maison sans vie, le monde inhabité, et mon troisième vœu ! Alors je compris.

Clarissa m'avait ramenée à ce même matin, comme si rien ne s'était passé ! Je regardai la pendule : sept heures. Maman me réveillait au moment habituel. Je bondis, courus en bas en chemise de nuit. Folle de joie, je lui appliquai un énorme baiser et, de toutes mes forces, la serrai dans mes bras.

- Maman !

- Sam, ça va ? Tu es sûre ?

Elle recula, étonnée.

- Tu n'es pas malade ?

- Bonjour, m'écriai-je en embrassant le chien qui

parut, lui aussi, très surpris. Papa est encore à la maison ?

J'avais aussi envie de le voir. De savoir qu'il était revenu.

- Il est parti il y a cinq minutes ! répondit maman, m'examinant d'un air soupçonneux.

Je la serrai de nouveau dans mes bras. Ron entra dans la cuisine. Je me retournai et le vis me regarder incrédule, derrière ses lunettes. Je me jetai sur lui.

- Maman, qu'est-ce que tu as mis dans son jus d'orange ? fit-il en se débattant. Lâche-moi, Sam !

- Tu sais bien que ta sœur est imprévisible, dit-elle calmement. Va vite t'habiller, Sam, tu vas être en retard !

- Quel matin superbe ! m'exclamai-je.

- Ouais, superbe, répéta Ron en bâillant. Et toi, tu dois avoir fait de superbes rêves, Sam.

Je fonçai dans ma chambre et m'habillai. Comme j'étais heureuse !

J'avais vraiment hâte d'être en classe, de revoir mes amies, les salles pleines de monde bavardant et riant comme toujours.

Allant aussi vite que je le pouvais, je souriais chaque fois que je croisais une voiture. C'est fou ce que j'aimais les gens ! Je fis signe à Mme Miller qui se penchait de l'autre côté de la rue pour ramasser son journal. Je ne m'énervai même pas quand le terrier des Carter courut après ma bicyclette en aboyant et en mordillant mes mollets.

- Brave chien ! lui lançai-je. Tout est normal, tout est formidablement normal !

Je poussai le portail du collège. Que c'était bon d'entendre les portes claquer et les enfants chahuter !

- Super, lançai-je à haute voix.

Un élève de cinquième tourna au coin du couloir en pleurant et me rentra dedans. Il me fit presque tomber par terre. Au lieu de l'attraper, comme je l'aurais fait d'habitude, je lui fis un grand sourire.

J'étais tellement contente d'être là, dans mon collège bruyant et noir de monde !

Je souriais tout le temps sans pouvoir m'en empêcher. J'ouvris mon casier. Je saluai allègrement des copains postés de l'autre côté du hall.

Je dis même un grand bonjour à Mme Reynolds, notre proviseur.

- Salut, la cigogne, lança un garçon de ma classe en grimaçant et en disparaissant aussitôt derrière d'autres élèves.

Je m'en fichais complètement. On pouvait m'appeler comme on voulait, ça m'était bien égal. Que le son de toutes ces voix était merveilleux !

Au moment où j'enlevais mon blouson, je vis Judith et Anna qui arrivaient, très occupées à bavarder. Judith stoppa net en m'apercevant. Je l'appelai prudemment :

- Hello, Judith.

Je me demandais comment elle allait réagir. Est-ce qu'elle serait plus sympa ? Est-ce qu'elle se souvien-

drait de notre haine réciproque ? Serait-elle différente avec moi ?

Judith fit un petit geste de la main à Anna et fonça sur moi !

-Bonjour, Sam.

Elle ôta sa casquette et je sursautai.

Qu'avait-elle fait ?

- Judith, bafouillai-je, éberluée. Qu'as-tu fait à tes cheveux ?

- Tu trouves ça bien ? demanda-t-elle d'un air inquiet.

Elle avait coupé ses cheveux de devant très court, et s'était noué une queue de cheval sur le côté. Exactement... comme moi.

- Je... je pense que oui, balbutiai-je.

Elle poussa un soupir de soulagement :

- Oh, c'est super que ça te plaise, Sam. Ils sont coiffés comme les tiens, non ? Je ne les ai pas trop coupés. Peut-être qu'ils devraient être plus longs ?

Elle me regardait attentivement.

— Non... non, c'est très bien, Judith.

- Bien sûr, ils ne sont pas aussi beaux que les tiens, continua-t-elle. Ils sont moins fins et trop foncés ! Ça alors, je n'en revenais pas.

- C'est parfait, répondis-je doucement.

Je retirai mon blouson, le suspendis dans mon placard et pris mon sac à dos.

- Laisse-moi le porter, proposa Judith en me le retirant des mains. Ça ne me gêne pas !

Je voulus protester, mais Anna intervint en me jetant un regard glacial :

- Qu'est-ce que tu fabriques, Judith ? Viens, on rentre en classe.

Tout à coup, elle découvrit la nouvelle coiffure de son amie.

- Qu'est-ce que tu as fichu avec tes cheveux ?

- Est-ce qu'ils sont comme ceux de Sam ? demanda Judith en agitant sa queue de cheval.

- Tu es devenue timbrée ou quoi ? continua Anna en roulant ses grands yeux.

- V a en classe sans moi. J'ai à parler avec Sam.

Et Judith s'adressa à moi :

- J'adore ton T-shirt, Sam. Tu l'as acheté aux Puces ? C'est là que j'ai trouvé le mien. Regarde, j'ai exactement le même.

Les yeux faillirent me sortir de la tête. Elle portait le même T-shirt que moi, sauf que le sien était gris, alors que le mien était bleu pâle.

- Qu'est-ce qui t'arrive ? insista Anna en se mettant une vingtième couche de brillant sur les lèvres.

Elle cogna sur la tête de Judith comme on frappe à une porte :

- Il y a quelqu'un là-dedans ?

- O h ! fiche-moi la paix, tu veux, s'impatienta Judith.

Anna se renfroga et fit demi-tour. Judith se retourna vers moi :

- Tu peux me faire une faveur ?

Elle avait saisi mon sac sur son épaule gauche et portait le sien sur la droite.

- Est-ce que tu peux m'aider à m'entraîner au lancer franc, cet après-midi ?

Je n'étais pas sûre d'avoir bien compris. Je la regardais fixement, la bouche grande ouverte.

- Tu veux bien ? supplia-t-elle. Je voudrais tellement essayer de tirer comme toi, tu sais, avec la main en dessous !

Ça, c'était trop, vraiment ! En observant Judith avec attention, je décelai dans ses yeux comme une sorte d'adoration. C'était elle qui tirait au but le mieux de toute l'équipe, et elle me suppliait de lui apprendre à le faire !

- D'accord, je te montrerai.

- Merci, Sam, tu es une vraie copine, se réjouit-elle, reconnaissante. Et, dis-moi, est-ce que je pourrais aussi t'emprunter tes notes de travaux pratiques ? Les miennes sont tellement en désordre.

- Tu sais... mes notes sont si mal rédigées que je ne m'en sors pas moi-même !

- Je les copierai et te les rendrai tout de suite, juré ! promit-elle en reprenant son souffle.

Les deux sacs devaient commencer à peser lourd.

- D'accord, tu peux les prendre.

- Où as-tu trouvé tes baskets ? me demanda-t-elle. J'en voudrais une paire comme ça.

On entra en classe. Plusieurs élèves dévisagèrent Judith comme si c'était un Martien qui portait mon sac. Quelle rigolade !

J'étais très satisfaite de moi. Le changement de comportement de Judith était proprement hilarant. Ce que je ne savais pas, c'est que cette farce devait se transformer rapidement en cauchemar.

Les ennuis sérieux commencèrent lorsque Judith ne me laissa plus faire un pas toute seule. Où que j'aille, elle me tournait autour. Quoi que je fasse, elle faisait pareil. Si je taillais un crayon, elle taillait le sien. Sharon dut même nous séparer pendant l'étude. Judith n'arrêtait pas de me parler.

Pendant le déjeuner, je pris ma place habituelle, en face de Nic. Je n'avais pas encore commencé à raconter la nouvelle attitude de Judith que celle-ci arriva.

- Nic, tu peux te déplacer d'un cran ? Je voudrais m'asseoir à côté de Sam.

Judith posa son plateau sur la table.

- Tu ne voudrais pas qu'on échange nos déjeuners Sam ? Le tien a l'air tellement meilleur que le mien. Ça devenait ridicule. Je brandis mon sandwich au thon déjà ramolli :

- C'est ça que tu veux ?

- Oh ! oui. Tiens, prends ma pizza, fit-elle en la

glissant vers moi. C'est toi qui choisis toujours les meilleurs plats...

En face de nous, Nic ouvrait des yeux ronds comme des soucoupes. Il ne comprenait plus rien. Moi non plus d'ailleurs. Judith ne voulait qu'une seule chose au monde : me ressembler en tout !

À quelques tables de là, Anna était assise toute seule, en train de boudier. Elle jetait vers nous des regards désapprouvateurs. Puis elle baissa le nez dans son assiette.

Après le déjeuner, Judith me suivit jusqu'à mon casier. Elle m'aida à sortir mes livres et mes cahiers. Elle me demanda si elle pouvait encore porter mon sac.

Au début, tout ça me sembla assez drôle. Mais, bientôt je fus agacée et même gênée.

Les copains commençaient sérieusement à se moquer de nous. Deux garçons de ma classe nous suivirent même en ricanant.

Je me rendis très vite compte que Judith me faisait passer pour une abrutie totale.

- On va encore te poser un appareil dentaire ?

- Oui, bredouillai-je. Je suis furieuse contre le docteur Stone.

-Formidable, dit Judith. Alors, moi aussi, j'en veux un.

Je filai au gymnase. Nous avions un match cet après-midi-là.

Les joueuses d'Edgemont étaient déjà sur le terrain en train de s'échauffer. Presque tous leurs lancers

tombaient dans le panier, elles étaient grandes et agiles. On nous avait dit qu'elles étaient très bonnes, et ça en avait tout l'air.

Je me changeai rapidement et fonçai hors du vestiaire. Notre équipe était regroupée autour d'Hélène pour écouter les instructions de dernière minute. En m'échauffant je priais pour ne pas avoir l'air trop ridicule !

Quand je rejoignis les autres, Judith me sourit, radieuse. C'est là qu'elle me mit vraiment mal à l'aise :

- Enfin la voilà. Notre star !

Tout le monde éclata de rire, bien sûr ! Jusqu'à ce que Judith annonce :

- Avant de commencer, je crois qu'il faudrait nommer Sam capitaine !

- Tu es folle ou quoi ? s'étouffa Anna.

Certaines filles ricanèrent. Hélène me regarda, interloquée.

- Notre meilleure joueuse doit être le capitaine, continua Judith, sérieuse. Ça doit donc être Sam. Ceux qui sont d'accord, levez la main !

Personne d'autre que Judith ne leva la main, bien évidemment !

- Qu'est-ce qui t'arrive ? intervint Anna, furieuse. À quoi tu joues, Judith, tu veux fiche en l'air l'équipe ? Judith et Anna se disputèrent. Hélène dut intervenir et examina Judith de la tête aux pieds comme si cette dernière avait perdu la boule.

- On verra plus tard qui sera capitaine. Maintenant

on essaie de bien jouer et de gagner ! D'accord ?
La partie fut un vrai désastre.

Judith imita tout ce que je faisais. Si je trébuchais, elle trouvait le moyen de se prendre les pieds dans quelque chose. Si je faisais une mauvaise passe à une joueuse de l'autre camp, elle faisait pareil.

Si je ratais un enroulé, juste sous le panier, la fois d'après, lorsqu'elle avait la balle, elle faisait la même erreur, exprès ! Pour couronner le tout, elle passait son temps à frapper dans ses mains en criant :

- Vas-y, Sam. Bien essayé, Sam. C'est toi la meilleure, Sam !

C'était vraiment horrible.

Évidemment nos adversaires se moquaient de nous. Elles rirent à gorge déployée quand Judith tomba la tête la première dans la rambarde parce que j'avais fait la même chute juste avant.

Mais Anna et les autres ne riaient pas, elles. Elles étaient enragées.

- Judith, tu fiches tout en l'air exprès ? s'indigna Anna au milieu de la partie.

- Non, s'insurgea Judith d'une voix perçante.

- Pourquoi imites-tu cette ânesse, alors ?

Judith se jeta sur Anna et la fit tomber. Elles se battirent furieusement en hurlant et en se tirant les cheveux.

L'arbitre et Hélène durent les séparer. Elles reçurent une sérieuse leçon sur le sport et la sportivité en général et furent renvoyées au vestiaire.

Hélène me fit asseoir sur le banc de touche. Cela me

fit plaisir. J'en avais vraiment assez de jouer. Je regardais distraitement le reste de la rencontre, sans pouvoir vraiment m'y intéresser.

Je repensais à mon troisième et dernier vœu ! Lui aussi se révélait désastreux !

À mon grand désespoir, l'adoration que Judith me portait était pire que sa haine. Quand elle me détestait, j'avais au moins la tranquillité.

Maintenant elle me suivait partout, imitant tout ce que je faisais comme un toutou.

Je regrettais amèrement le bon temps, lorsqu'elle se moquait de moi sans cesse, devant toute la classe, quand elle me répétait : « Va donc, eh, Piaf. Envole-toi ! »

Malheureusement, je ne pouvais plus rien faire. J'avais épuisé mes trois vœux. Étais-je condamnée à subir Judith jusqu'à la fin de mes jours ?

On perdit de quinze ou seize points. À vrai dire, je ne m'intéressais pas du tout au score, j'aurais juste voulu ne pas être là !

Lorsque je pénétrai dans le vestiaire en traînant les pieds, Judith m'attendait. Elle me tendit une serviette en me donnant une grande tape dans le dos :

- Quelle bonne partie, tu ne trouves pas ?

Je ne pus qu'ouvrir la bouche, sans arriver à émettre un son !

- Dis, on peut travailler ensemble après le dîner, me chuchota-t-elle avec des yeux implorants. S'il te plaît, tu pourrais m'aider pour l'algèbre. Tu es bien plus forte que moi. Tu es géniale en algèbre !

Par chance, je devais rendre visite à ma tante avec mes parents. J'avais une bonne excuse pour cette fois. Allais-je en trouver d'aussi bonnes le lendemain et les jours suivants ?

Que pouvais-je bien faire ? Me fâcher et lui dire de me laisser tranquille ? J'avais voulu devenir pour elle la personne la plus formidable du monde. Maintenant, c'était fait. Judith était conditionnée par le sort que lui avait jeté Clarissa.

L'envoyer balader ne servirait à rien ! Peut-être fallait-il l'ignorer. Mais elle me suivait partout comme une ombre, me posant un million de questions, voulant me servir comme une domestique.

Pendant le dîner, mes parents s'aperçurent que je n'étais pas comme d'habitude. J'étais complètement absorbée dans mes pensées.

- Qu'est-ce que tu as, Sam ? s'inquiéta un peu ma mère.

Il fallut que je mente, bien sûr :

- Rien, je réfléchissais à mes devoirs.

Le soir, lorsque nous revînmes à la maison, sur le répondeur il y avait quatre messages, tous pour moi. Et tous de Judith bien sûr !

- Tiens, c'est curieux, remarqua ma mère. Je ne savais pas que vous étiez si copines.

- Bah ! elle est dans ma classe, tu sais.

Je savais bien que je ne pouvais rien expliquer.

Je filai dans ma chambre, mis ma chemise de nuit, éteignis la lumière et sautai dans mon lit.

Pendant un long moment, je restai sur le dos à

contempler les ombres des arbres qui allaient et venaient sur le plafond. J'essayai de me relaxer en comptant les moutons.

À peine commençai-je à m'assoupir que j'entendis les lattes du parquet craquer.

J'ouvris les yeux et vis comme une silhouette se déplacer dans l'obscurité.

Je poussai un cri. Avant que j'aie pu faire un mouvement, des doigts agrippèrent mon bras.

Je voulus hurler, mais une main me couvrit la bouche.

Brusquement, la lumière s'alluma.

- Judith !

Elle me souriait, ses yeux brillaient d'excitation.

- Chut, ordonna-t-elle en posant son index sur ses lèvres.

- Qu'est-ce que tu fais ici ? bredouillai-je avec difficulté. Comment as-tu fait pour entrer ?

J'en avais le souffle coupé.

- La porte de derrière était ouverte. Je me suis cachée dans le placard en t'attendant. Je crois même m'y être un peu endormie.

- Mais que veux-tu, à la fin ?

Son sourire disparut. Elle fit la moue :

- Tu te souviens, on devait étudier ensemble après le dîner. Alors je t'ai attendue, Sam, finit-elle par avouer d'une toute petite voix.

- J'en ai marre ! Fiche le camp ! criai-je.

J'allais continuer sur le même ton, mais un coup frappé à la porte me fit taire.

- Ça va, Sam ? demanda mon père. Avec qui parles-tu ?

- Je parlais toute seule, tout va bien !

- Tu n'es pas au téléphone, j'espère. À cette heure-ci, ce n'est pas correct, tu sais.

- Non, non, je vais dormir maintenant.

J'attendis qu'il descende l'escalier, puis je murmurai, me retournant vers Judith :

- Il faut que tu rentres chez toi tout de suite !

- Pourquoi ? chuchota-t-elle, peinée. Tu avais dit qu'on allait réviser notre algèbre.

- Je n'ai jamais dit ça. Et puis, de toute façon, il est trop tard. Il faut que tu rentres, tes parents doivent être inquiets !

Elle secoua la tête :

- Ils ne m'ont pas vue sortir. Ils dorment à l'heure qu'il est. Sam, tu es vraiment formidable de te préoccuper d'eux. Tu es la fille la plus géniale que je connaisse !

Ses compliments idiots m'énervaient. J'aurais voulu pouvoir la déchiqueter en petits morceaux.

- Ta chambre est chouette. C'est toi qui as fait cette collection d'affiches ?

Je devenais folle.

- Judith, rentre chez toi immédiatement, articulai-je lentement en détachant mes mots afin d'être sûre qu'elle comprenne bien.

- On pourra réviser ensemble demain ? poursuivit-

elle comme si elle n'avait rien entendu. J'ai besoin de ton aide.

- On verra. Mais ne reviens plus jamais chez moi comme ça !

- Tu es si intelligente, susurra-t-elle. Où as-tu trouvé cette chemise de nuit ? J'en voudrais une aussi, avec les mêmes rayures.

Je réussis à la faire taire. Puis je me glissai hors de la chambre. Tout était éteint, mes parents dormaient. Silencieusement, sur la pointe des pieds, nous descendîmes, marche par marche. Je la poussai dehors et refermai doucement la porte derrière elle.

Je restai un instant immobile, le cœur palpitant. Qu'allais-je faire ? Ou, plutôt, que pouvais-je faire ? Je mis des heures à m'endormir et, quand enfin j'y parvins, je rêvai de Judith !

Au petit déjeuner, maman me dit que j'avais l'air fatiguée. Je dus avouer que je n'avais pas très bien dormi. Quand je sortis de la maison, Judith m'attendait sur la route.

Elle me sourit et me fit un signe de bienvenue.

- Je pensais que nous pourrions marcher jusqu'au collège ensemble, ce matin. Mais si tu veux y aller à vélo, je peux courir à côté de toi.

- Non, pitié, non !

Elle me rendait cinglée. Je n'en pouvais plus, mais alors plus du tout... Je jetai mon sac et courus, sans même savoir où. Je m'en fichais. L'essentiel était de me débarrasser de Judith !

- Sam, attends, attends-moi...

Je me retournai. Oh non ! Elle me poursuivait.

- Va-t'en, va-t'en ! hurlai-je.

Ses baskets claquaient sur le macadam.

J'essayais de la semer en tournant derrière des haies. en prenant des ruelles, n'importe où. Je voulais la distancer à tout prix !

Je ne savais plus ce que je faisais, je ne savais pas où je courais. Je courais, un point c'est tout !

Judith, elle, me suivait toujours. Sa queue de cheval sautait à chacune de ses enjambées.

- Sam, attends-moi, attends-moi, suppliait-elle, hors d'haleine.

Nous arrivâmes dans les bois. Je me faufilai parmi des broussailles, sautant par-dessus les branches et les tas de feuilles mortes... Il fallait que je la sème, qu'elle ne me trouve plus. Mais je trébuchai sur une racine et m'écroulai, le nez dans un tapis de mousse. Normal pour une idiote comme moi, non ?

Une seconde plus tard, elle était là, debout à mes côtés.

Je regardai en l'air. À ma grande stupéfaction, ce n'était pas Judith mais... Clarissa !

Elle était penchée sur moi. Ses yeux noirs me fixaient intensément.

- Encore ! Quelle malédiction, me lamentai-je en essayant de me relever.

- Pauvre Sam, tu es malheureuse, dit-elle doucement, fronçant les sourcils.

- Vos histoires de vœux m'ont empoisonné la vie, fis-je en retirant la terre collée sur mon blouson.

- Je ne voulais pas que tu sois malheureuse. C'était pour te récompenser de ta gentillesse.

- Ce que je souhaiterais, c'est ne jamais vous avoir rencontrée !

- E h bien, puisque c'est comme ça, je vais annuler ton précédent vœu et t'en accorder un dernier. Exceptionnellement !

Elle éleva la boule rouge d'une main. Ses yeux sombres s'illuminèrent de nouveau :

- Vas-y !

Je pouvais entendre les feuilles craquer sous les pas de Judith. Elle nous rejoignait !

- Je souhaite... je souhaite ne jamais vous avoir rencontrée, que ce soit Judith qui vous ait rencontrée à ma place !

Le cristal brilla, brilla encore. Je fus enveloppée par un halo de lumière.

Quand il se dissipa, j'étais à l'orée du bois.

« Ouf ! quel soulagement, quel repos ! Quelle chance inouïe ! »

Judith et Clarissa étaient debout, serrées l'une contre l'autre, s'écoutant avec une attention soutenue. Je les voyais distinctement, mais ne pouvais entendre ce qu'elles se disaient.

Enfin je tenais ma revanche. Maintenant, c'était Judith qui allait souhaiter quelque chose, et c'était sa vie à elle qui serait gâchée !

Riant sous cape, je m'efforçai de distinguer leurs paroles. Je mourais d'envie de savoir ce que voudrait Judith. Soudain, j'entendis :

- Va donc, eh, Piaf. Envole-toi !

« Encore sa perpétuelle rengaine, pensai-je. Elle ne se renouvelle pas beaucoup ! »

J'étais tellement heureuse ! Fantastiquement heureuse. Je me sentais libre, libre comme l'air ! Et surtout différente. Plus légère, libérée de la pesanteur. Bah ! que Judith formule ses vœux. Après tout, ce n'était pas mon problème !

En inclinant la tête, je vis un ver de terre pointer sa tête hors du sol. J'eus soudain très faim. Je l'attrapai et l'avalai. Délicieux. Franchement délicieux.

Puis je battis des ailes, le bec au vent ! Et je m'envolai, planant juste au-dessus des bois, sentant la brise me rafraîchir le corps.

Accélérant, je montai plus haut dans le ciel. En jetant un coup d'oeil en bas, je vis Judith. Elle se tenait toujours à côté de Clarissa.

Depuis le sol elle me regardait voler. C'est là que je compris que son premier souhait venait d'être réalisé, car elle avait son sourire éclatant des grands jours. Son sourire moqueur et méchant !

FIN

Chair de poule.

SOUHAITS DANGEREUX

REGRETTABLE RENCONTRE

Pauvre Sam ! Grande et maladroite,
elle rate tout ce qu'elle entreprend
et sert de souffre-douleur à Judith.

Comment faire pour empêcher
cette peste de lui nuire ?

Et si l'étrange inconnue
croisée au détour d'un chemin
l'aidait à réaliser son souhait ?
Un souhait qui pourrait changer
la vie de Sam...
ou la transformer en enfer.

À PARTIR DE 9-10 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7